

21960 51614/1205
Le Monde Illustré

Album Universel



1903
NUMÉRO DE NOËL.

20^{ème} Année N° 87 — Montréal, 19 Décembre.

40 Pages - 5^f

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Il me serait difficile de donner un autre titre à ces lignes, ce numéro de l'«Album Universel» étant exclusivement consacré à la plus grande fête de l'année. Aussi, vais-je me mettre à l'unisson du texte qui suit et entreprendre de vous parler de Noël, que les hommes chantent depuis dix-neuf-cent-deux ans.

De ce sujet très usé on a dit et bien dit tout ce qu'il comporte, je l'aborde pourtant, espérant que les doux pensers qu'il nous inspire feront excuser la modeste façon dont je le présente; feront aimer notre double page illustrée, si canadienne, si vivante. En la voyant, les gens de nos campagnes, nos braves habitants, évoqueront de chers souvenirs, et tous la garderont.

Dans le monde entier, dans les grandes villes, comme dans le plus petit hameau, encore quelques vingt-quatre heures et partout où se dresse une église, les cloches lanceront dans l'air le joyeux carillon de minuit.

Minuit chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous.

Chez les nations civilisées, comme chez les peuplades les plus primitives où l'Évangile a passé, Noël est la fête chrétienne par excellence. Partout c'est un adieu à l'année qui s'en va et un salut à l'année qui arrive. Alors que la fête du premier de l'an, insipide pour ceux-ci, mausade pour les autres, tend à disparaître, la fête de Noël reste la fête joyeuse pour tous; elle demeure la fête universelle avec ses attributs légendaires: l'arbre, la bûche de Noël, les oeufs qu'un peintre célèbre a traduits dans un dessin, merveilleux comme un Rembrandt; où l'on voit la vieille année morte et la nouvelle sortant à demi d'un oeuf entr'ouvert. De tout temps, la fête de Noël marqua si bien l'allégresse universelle que le mot de Noël devint synonyme de réjouissance. Aux entrées des rois et dans toutes les solennités, le cri "Noël! Noël!" retentissait sur les places publiques. Au Moyen-Age, cette fête riante était reproduite dans les églises d'Occident par des scènes animées, par des personnages mimant près d'une crèche, dans une étable, la scène de l'adoration des bergers et des Mages. Même cette coutume est encore en vigueur en certains pays; il y a moins d'une décade, j'en admirais la pratique rustique dans un petit village de la Corse.

Dans le midi de la France, la fête de Noël est l'objet de manifestations toutes spéciales. La veille, on ouvre la fête par un grand souper. La table est dressée devant le foyer, où pétille, couronné de lauriers, un vieux tronc d'olivier, séché et conservé toute l'année pour cette solennité. Après le souper, on se réunit en cercle autour de la bûche en feu, et on chante des noëls jusqu'à minuit, heure où, en groupe, on se rend à la messe. Ces noëls, ces cantiques versifiés

simplement ou en langue vulgaire, sur lesquels s'adaptent des airs simples et naïfs, comme ils hantent agréablement mon souvenir!

Ils me rappellent un temps déjà lointain, où ma bonne mère me berçait en attendant minuit. Oh! ces douces sensations d'enfance, comme elles survivent aux bruyantes et décevantes brutalités de la vie!... Rien ne les efface. Le temps, qui ronge jusqu'au fer, ne parvint pas à jeter sur elles sa rouille dévorante. Elles survivent et on les aime.

J'ai beaucoup voyagé en pays catholiques, toujours la fête de Noël m'a ému, et les premiers souvenirs qu'elle m'a donnés me reviennent avec elle chaque année, de plus en plus agréables. Dans l'Amérique du Sud, Noël est célébré en été. L'heure de la messe venue, le peuple se rend dans de vastes églises en pierre très massives, quelques-unes trois fois centennaires. Là, tout le monde s'arrange comme il peut, il n'y a pas de sièges, et l'on chante et prie avec ferveur le bon Dieu.

Au dehors brille la croix du Sud, la chaleur est intense, pourtant, les dames portent des robes de velours à la dernière mode d'hiver! Accoutrement hors de saison, si l'on veut, mais qui montre que ces pieuses catholiques se croient tenues d'exhiber ce qu'elles ont de plus beau et de plus coûteux pour aller voir le petit Jésus dans sa crèche exotique. Lorsque, loin de la patrie, je constatais cette anomalie dans l'art de s'habiller, je ne pus m'empêcher de songer à la neige, qui au nord du même méridien, à la même heure, recouvrait le sol. En fermant les yeux, j'entendais presque les grelots des joyeux traîneaux, qui, de l'église ramènent au logis les enfants du Nord, emmitouflés dans des fourrures, la chanson aux lèvres.

J'ai aussi habité l'Italie; au réveillon de Noël j'y ai constaté une délicieuse coutume qui devrait s'acclimater au Canada, ne serait-ce que sous une forme approximative. Au repas de Noël, en Toscane, j'ai vu le père de famille prendre une part de chaque mets et la mettre de côté dans une assiette. C'était la part du pauvre. De cette même part on distrait un peu de chaque victuaille et on en faisait une deuxième portion liliputienne. C'était la part de l'Enfant-Dieu. Le repas fini, tout le monde se met à genoux, le père jette sur la bûche embrasée le bien qu'on vient d'offrir à Jésus. Les petits de la maisonnée ouvrent de grands yeux surpris, et les sarments incandescents fusent en étincelles. Puis, le plus âgé des hommes présents entonne un Noël de Pergolèse ou de Palestrina. Tous les assistants reprennent le chant en chœur, et la scène revêt un caractère de grandeur inoubliable.

Chez nous, point de bûche. Dans nos villes on nous chauffe au gaz, à la vapeur d'eau ou à l'électricité, mais en ces moments de liesse, cela ne devrait pas nous empêcher de songer aux infortunés.

Il serait donc à souhaiter que, dans chaque famille, une obole fût mise de côté à chaque réveillon, et offerte au premier besogneux dont on aurait connaissance. Un tel usage serait si beau, il ferait tant de bien et coûterait si peu! Jusqu'aux enfants raisonnables qui s'en mêleraient et deviendraient généreux de très bon coeur, en présence des cadeaux reçus. De ce fait, leur fête leur paraîtrait encore plus belle.

Noël, du reste, n'est pas seulement la fête des grands enfants, Noël est surtout la fête des tout petits. "Soyez sages, disaient autrefois, disent aujourd'hui et diront demain les mamans, soyez sages, mes enfants, et, descendant du ciel sur un nuage d'or par la cheminée, petit Jésus vous apportera des joujoux." Et l'on voit aussitôt sous le manteau de la cheminée, ou dans un endroit jugé propice: souliers et chaussons se ranger en bataille! La nuit s'écoule, la nuit est passée. Assistez maintenant au réveil des mignons: que de cris de joie, que de rires sonores, quels visages heureux! Quel magicien que Papa Noël, qu'il descende par une cheminée pour

laisser les chers cadeaux ou qu'il les suspende à un arbre enrubanné! Cruelle science, qui, sous prétexte de nous déniaiser, nous enlève sitôt les frissons les plus charmants de la vie, garde-toi de railler, encore moins de toucher à ces naïves et saintes croyances, et laisse longtemps encore l'homme-enfant écouter avec amour les noëls berceurs que la tendre voix de sa mère lui chante, tandis qu'au dehors la bise souffle piquante et que l'humanité virile pleure d'émotion sur ce même rêve innocent qu'elle a vécu à jamais.

Sur ces mots, l'«Album Universel», terminant ses réflexions, se joint au grand concert mystique, et comme au temps jadis, à ses lecteurs et amis, à notre peuple roi, il souhaite de bonnes fêtes et répète: Noël! Noël!

Ecoutez... Il fait nuit... et pourtant, les cloches de l'église sonnent à toute volée.

Aimez-vous le son des cloches? J'en rafolle, je connais leur langage, je comprends ce qu'elles disent, et c'est, à mon avis, le seul instrument à corde qui ait du bon sens.

Ecoutez... les cloches sonnent, annonçant le grand événement du monde chrétien, l'anniversaire de la naissance du Sauveur de l'humanité, du plus grand révolutionnaire pacifique qui ait jamais paru, et qui a fait germer dans tous les coeurs des sentiments d'amour vrai, de fraternité bien comprise, d'égalité parfaite et de liberté complète.

Les cloches sonnent et ne cessent de se faire entendre pendant vingt-quatre heures, car, avant de sonner chez nous, elles ont tinté ailleurs; à l'est, et minuit est passé depuis plusieurs heures en Europe quand il arrive au Canada.

C'est à l'extrême Est, tout là-bas, au fond de la Sibérie, que le jour comence, par une convention purement arbitraire, et que les douze coups du minuit du 24 décembre retentissent pour livrer passage au jour nouveau, au jour de Noël.

Puis, de proche en proche, les cloches sonnent de méridien en méridien, continuent sans interruption leurs tintements en traversant l'Asie, l'Australie, l'Europe, l'Afrique, envoient leurs vibrations à travers l'océan Atlantique, atteignent l'Islande, le Groënland, Terre-Neuve, le Canada, secouant tous les clochers du Nouveau-Monde, enjambant le détroit de Behring et retournent à leur point de départ.

C'est un fait très curieux, tout à fait naturel, mais auquel peu de personnes s'arrêtent, parce qu'elles n'y pensent pas.

Il est toujours minuit sur un point de la terre.

◆◆ Le son des cloches éveille toujours une idée et très souvent un souvenir chez nous.

Si un glas sonne, nous nous rappelons la mort d'un être qui nous a été cher.

Si les cloches du Sanctus s'agitent, nous savons que le sacrifice divin est à son apogée et s'accomplit.

Quand certaines cloches sonnent, allègres et vives, à des heures non fixées pour des cérémonies religieuses, nous savons qu'elles signifient qu'un baptême vient d'avoir lieu et qu'un petit être est venu grossir le nombre des fidèles.

Si les cloches sonnent à toute volée et que le bourdon s'en mêle, c'est qu'une grande solennité religieuse est célébrée ce jour.

Et le silence du Vendredi-Saint paraît bien grave quand les clochers sont muets.

Mais, quel soulagement, quelle gaieté s'empare aussi de nous quand nous entendons les premiers tintements du Samedi-Saint, quand les

cloches sont revenues de Rome, comme on dit. Ces cloches, dont le voyage me semblait si vrai, quand j'étais petit, que j'ai guettées de longues heures, regardant les nues, et que j'aurais juré avoir vu revenir à leur poste!

◆◆ Oui, le son des cloches reste toujours cher au souvenir de tout homme, quel qu'il soit, quelque balotté qu'il ait pu être par les orages de la vie; libres-penseurs, athées, indifférents, ressentent toujours une certaine émotion en les entendant, et les diables eux-mêmes en gardent une douce souvenance, si l'on en croit une légende charmante fort peu connue.

Il y avait un moine — un parfait et ancien religieux — qui avait fait un pacte avec le diable; je veux dire qui avait accepté les services d'un démon mixte. Ce démon n'était pas, en son âme et en sa condamnation, des plus coupables; il avait, dans les temps effroyables où se joua le grand conflit, il avait subi l'entraînement vague et presque moutonnier de Lucifer. Il ne s'était pas prononcé sur le fameux "Non Serviam", et s'était trouvé précipité hors de la joie et de la lumière, avant d'avoir eu seulement le temps de se reconnaître. De sorte que sa vie était comme un rêve, et qu'il ne savait plus ce qui était arrivé. Il n'était pas mauvais, mais il avait contracté la manie de la chute, en voyant se culbuter, dans l'ombre et dans la foudre, le pêle-mêle des légions noires! Puis... avec les longs et interminables siècles, avec l'insensible habitude de l'étonnement, il avait oublié cela, tout cela; il avait oublié.

◆◆ Done, un jour il avait remarqué la terre, et trouvant confortable d'y rester, aussi bien que dans les endroits où il était auparavant, il s'en alla dans les environs d'un monastère, car il aimait le silence. Là, je vous ai fait comprendre qu'il avait eu l'occasion de rendre service au vieil abbé, on ne sait pas comment. Le vieil abbé — un bon homme — comprit tout de suite (toutes ses réserves de conscience faites) l'horifiant malheur qui avait dû arriver dans l'éternité, au petit bonhomme infernal, et il ne déchargea pas de malédictions nouvelles sur son mélancolique et monstrueux visiteur. Il lui demanda, ne voulant pas être en retard avec un pareil personnage, s'il pouvait lui être quelque peu utile ou même agréable. Il insista, en voyant le pauvre démon secouer tristement ce qui lui servait de tête.

Eh bien, dit celui-ci, puisque vous me le proposez, je vous dirais que vous pouvez me faire du bien.

—Et comment? fit le moine.

—Ah! dit le démon, vous êtes bien le maître de faire bâtir un clocher, ici?

—Oui, dit le moine.

—Alors, faites bâtir un clocher avec une grande cloche, et puis faites-la aller la nuit, quand vous pourrez.

—Pourquoi? fit le moine, inquiet.

—J'aime les cloches... le son des cloches... les belles cloches...

L'abbé fit bâtir le clocher, et depuis, quand la cloche appelle les moines ou les fidèles, surtout la nuit, le petit bonhomme infernal, le pauvre diable pleure.

Et pendant que ses larmes coulent, au son des cloches, ses souffrances s'apaisent, et ce calme passager lui permet de goûter quelques instants de repos.

◆◆ N'est-ce pas qu'elle est belle, cette légende?

◆◆ Il ne se passe pas de nuit de Noël sans que je pense à ceux qui, loin des groupes humains ou retenus par le devoir en quelque lieu isolé, sont forcés de passer solitairement cette nuit et ce jour de réjouissances.

Je pense aux gardiens de phare, aux gardiens de postes perdus dans les immensités boréales, je pense aux mineurs du Yukon, aux marins, aux compatriotes expatriés, je pense enfin à tous ceux qui, eux aussi, pensent aux joyeux Noël passés en famille, au milieu de ceux qu'ils

aimaient, et ma pensée se transforme en rêve, dans lequel je les vois tous.

C'est ainsi que je vois ce brave Canadien dont l'aventure me fut contée l'autre jour.

Les hasards de la vie l'avaient fait échouer dans un pays minier, et il y travaillait depuis quelque temps, quand les mineurs se mirent en grève, — c'est un moyen sûr de dépenser les économies faites et le fonds accumulé en cas de manque d'ouvrage, — et notre ami, connu pour sa force et son courage, avait été retenu par les propriétaires comme gardien de nuit. On craignait que des grévistes mal intentionnés ne missent le feu aux bâtiments de la mine. Il s'appelait Pierre — Peter pour les Yankees.

◆◆ Done, une nuit de Noël, Pierre était de garde et s'embêtait royalement.

Au village, il savait que les amis, quoiqu'en grève, s'amusaient, pendant que lui...

Mais un Canadien trouve toujours le moyen de se désennuyer, et voici celui que Pierre trouva pour se débarrasser de son embêtement.

◆◆ Il avait de la poudre et une tarière à sa disposition, plus des arbres près de lui. C'est tout ce qu'il lui fallait.

A l'aide de la tarière il perça des trous dans plusieurs arbres, deux douzaines peut-être, les remplit de poudre, laissa passer une mèche, les boucha fortement, et la fête commença, en mettant le feu à la première fusée.

Pif, Paf, Pouf, une véritable pétarade, tant et si bien que les détonations attirèrent l'attention des propriétaires de la mine, demeurant à peu de distance, et qu'ils arrivèrent en toute hâte pour voir de quoi il retournait.

—Don't fire! Peter! Don't fire!

L'artillerie de Pierre ayant terminé ses salves, les patrons lui demandèrent ce que diable il avait dans la tête pour tirer des coups de fusil, comme ça.

—Ce ne sont pas des coups de fusil, je n'en ai pas, mais voilà mon truc.

—Et pourquoi, grand Dieu, pourquoi?

—Pour fêter Noël, bateau! Est-ce que vous croyez qu'un bon Canadien va s'embêter pendant toute une nuit pareille!

Les patrons sourirent et lui offrirent un bon coup, qui fut absorbé avec tous les honneurs qui lui étaient dûs.

◆◆ Un bon mot aussi d'un brave Canadien perdu dans le bois, où il travaillait en chantier, selon son habitude, depuis des années, chaque hiver, sans avoir eu la chance d'entendre une messe de minuit.

Une année, cependant, voilà qu'on annonce qu'un missionnaire va venir, et Dieu sait si on lui fit fête; et Jean-Baptiste, qui assista au service divin, s'en souvenait longtemps après et résumait ainsi son émotion:

—Tiens, Joe, tu me croiras si tu veux, mais vrai, j'fournissais pas à changer ma chique de bord, pour m'empêcher de brailler!

◆◆ Ce ne sont cependant pas les isolés, les solitaires, qui sont peut-être les plus malheureux pendant ce jour de fête universelle, mais bien les miséreux qui vivent dans les grandes villes, au milieu de gens à l'aise, qui ont sous les yeux le luxe des autres, les richesses des magasins, et en sont réduits à lutter contre la faim et le froid.

Ceux-là sont réellement à plaindre, et c'est à eux que nous devons songer aussi, quand nous pensons à nos propres amusements.

◆◆ Depuis vingt ans que j'ai le plaisir de causer avec les lecteurs du "Monde Illustré", devenu l'"Album Universel", je n'ai jamais oublié de faire un appel à leur générosité, en faveur des pauvres, à cette époque de l'année, et je continue cette vieille coutume, que je crois bonne.

◆◆ C'est Louis Ratisbonne qui va, par un de ses charmants apologues, me fournir le moyen de terminer ma causerie, en prouvant la nécessité de l'aumône.

Jean et Robert allaient à la messe un dimanche. Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blan-

[che,

Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras

[dessous,

Causant de ce qu'on peut acheter pour dix sous. Juste au seuil de l'église, un pauvre les arrête:

"La charité! j'ai faim!" Jean, détournant la tête,

Lui répondit: "Si je n'avais

Qu'un sou, je vous le donnerais.

Je n'ai pas de monnaie, aujourd'hui, mon brave

[homme.

—Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une

[somme,

Prenez-la, voici de l'argent."

Et dans la main de l'indigent

Il met ses beaux dix sous, la pièce toute entière.

◆◆ Il entra dans l'église alors avec son frère, Et tous les deux priaient très bien dans le saint

[lieu;

Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu. Car il ne suffit pas de prier dans un livre:

Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheu-

[reux,

Et leur donner l'argent quand on n'a pas le

[cuivre,

Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir,

[c'est mieux!

Ouvrez donc largement les mains, mes amis, et dans les fêtes de familles que vous donnerez ou auxquelles vous assisterez, vous vous amuserez doublement, sans remords, en songeant que, grâce à la pièce blanche que vous avez donnée, un pauvre peut sourire aussi pendant la grande nuit de Noël.

LEON LEDIEU.

VOICI L'ÉTOILE

Voici l'étoile du Berger
Qui se penche au bord de la nue,
Et se blottit, frileuse et nue,
Dans la dentelle du clocher.

Vers nos espoirs purs elle incline
Son front d'amour et de clarté
Parmi l'éclat diamanté
Du soir qui gravit la colline.

Quand sonne au ciel l'unique Nuit,
Elle part, d'un brusque coup d'aile,
Et vient, dans un nid d'hirondelle,
Chanter la messe de minuit.

Vers le mystère elle se penche
Et l'invisible archet divin
Fait vibrer, comme un cristal fin,
Son âme délicate et blanche.

Clochettes au timbre argenté,
Cantiques blancs, flûtes et harpes,
Tendent leurs mystiques écharpes
Sur l'étoile jusqu'au matin.

Puis, mettant son désert de lieues
Entre notre rêve et son ciel,
Elle attend un nouveau Noël
Pour rouvrir ses deux ailes bleues.

Alors, à l'appel des Bergers,
Elle vient au bord de la nue,
Et se blottit, frileuse et nue,
Dans la dentelle des clochers.

ALFRED COUPEL.



QUE DOIS-JE FAIRE ?

[MONOLOGUE]

Le moment de Noël approche, et je ne sais pas du tout ce que le petit Noël me donnera cette année, ou, plutôt, je crois qu'il ne me donnera rien.

Cela m'est égal, et je ne regrette pas du tout ce que j'ai fait.

Voulez-vous que je vous le conte ? Ce ne sera pas trop long.

Nous sommes le 22 décembre, n'est-ce pas ? Eh bien ! il y a environ cinq ou six jours, ma mère m'appelle et me dit :

—Le 25 approche, tu n'as plus que quelques jours pour adresser ta demande au petit Noël ; chaque enfant n'a le droit d'écrire qu'une lettre et de ne demander qu'un seul objet ; ceux qui écrivent les premiers seront sûrement les mieux servis ; pense-y ; c'est demain dimanche, tu as toute ta journée pour préparer cette lettre.

Le lendemain, mon père allait à la chasse, aux environs de Saint-Germain, dans la propriété de ma tante ; il m'emmena.

Il faisait un froid terrible, et je demeurai auprès d'un bon feu, dans le salon, dans la crainte de m'enrhumer. Je commençai par lire des histoires ; puis, je collai des images ; enfin, l'ennui me gagnant, je m'approchai de la fenêtre, dans l'espoir de voir quelques passants. Hélas ! ils étaient rares, vû le temps qu'il faisait et le pays désert qu'habitait ma tante.

Je pensai alors à la recommandation de ma mère et à la lettre au petit Noël, qui n'était pas encore écrite ; je pris une feuille de papier rose, une plume neuve, et je me mis à l'ouvrage.

Ah !... j'eus du mal à inscrire lisiblement l'objet de mes désirs ; aussitôt qu'un nom était tracé sur la lettre, un autre me venait à l'esprit.

Tout à coup, en levant la tête pour me reposer, car je me fatigais vite quand je faisais un travail sérieux, tout à coup, dis-je, j'aperçus, devant la fenêtre, un pauvre petit garçon, à peine vêtu, marchant pieds nus et grelottant de froid.

Malgré sa mine malheureuse, il me fit un gracieux sourire. Je courus à la porte et l'appelai.

—Entre te chauffer un peu, lui dis-je ; ma tante est absente pour l'instant, mais elle ne me grondera pas de t'avoir invité, j'en suis sûr.

—Je n'ose, répondit-il, j'ai peur de salir le beau tapis.

—Il n'y a pas de danger ; essuie tes pieds sur le paillason.

Il fit ce que je lui disais et s'avança d'un pas craintif.

Nous mîmes à jouer, et, au bout de dix minutes, nous étions les meilleurs amis du monde. Soudain, il s'approcha de la table, sur laquelle j'étais installé et regarda mon travail.

—C'est vous qui écrivez si bien ? me dit-il.

—Oui, repris-je, je demande au petit Noël qu'il m'apporte de beaux joujoux, le 25 de ce mois.

—Vous êtes bien heureux, soupira le pauvre

faut écrire soi-même ; sans cela, il est probable que l'on n'a rien...

—Crois-tu ?

—J'en suis certain !

—Eh bien ! ne te tourmente pas, repris-je, je puis demander pour mon compte ce que tu désires ; et, dès que j'aurai reçu le cadeau, je te le donnerai ; dis-moi quelles sont tes ambitions : est-ce un tambour, un cheval qu'il te faut ?

—Oh ! non... mon petit monsieur, dit-il, je voudrais... je voudrais du bouillon et du vin pour maman, qui en a grand besoin. Le médecin a recommandé qu'elle en prenne, mais nous sommes trop pauvres pour en acheter !

Je pris bravement la plume et je demandai au petit Noël un pot-au-feu et du bon vin.

Mon ami partit, enchanté, et je lui promis de lui envoyer sa commande aussitôt que je l'aurais reçue.

Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre !... Pourvu que Noël n'aille pas s'aviser de croire que je suis un gourmand !

(Il réfléchit.)

J'ai envie de conter la chose à maman... Qu'en pensez-vous ? Elle est très bien avec lui.



UNE DES PLUS BELLES PAGES DE LA VIE.

enfant ; ah ! si je savais écrire ! j'ai tant de choses à lui demander, moi, au petit Noël !

—Comment ! tu ne sais pas écrire ?

—Hélas ! non, je n'ai plus de père, et, ma mère étant toujours malade, je ne puis aller à l'école pour apprendre ; je la soigne, et je fais ce que je peux pour gagner un peu d'argent.

—Ecoute, dis-je à mon nouvel ami, veux-tu que j'écrive en ton nom au petit Noël ?

—Ça ne se peut pas, me dit le malheureux, il

se dans son âme de Vierge : son étonnement devant la profondeur du mystère et sa parfaite soumission aux décrets divins. Abaisant ensuite ses regards, elle voit cet enfant sublime qui repose dans un pan de son vêtement, et tombe prosternée devant lui, dans un acte d'adoration.

Marie a pu considérer à loisir la Face du Dieu Incarné.—Oh ! heureuse mère ! Oui, heureuse au delà de toute conception ! Elle a contemplé en face le petit Jésus, et Il lui a souri !... Sourire d'une grace divine...

LA NAISSANCE DU CHRIST

Le Crépuscule étend son voile sombre sur la terre. Au versant de la colline, Marie et Joseph s'avancent, cherchant un abri. Enfin ils trouvent une étable, espèce de grotte, si commune dans ces contrées. Ils y pénètrent.

La lanterne que Joseph tient à la main ne parvient que difficilement à percer les ténèbres qui envahissent ce réduit. Mais à cette lumière incertaine, on y voit des animaux à l'oeil doux et paisible, et la rude crèche, rendue polie et luisante à force d'usage, et la paille, répandue çà et là, piétinée par les bêtes, faisant ainsi, moins piquante la couche de l'Enfant nouveau né.

Les bêtes, la crèche, la paille, l'obscurité et le froid : telles furent les préparations que Dieu avait faites pour son entrée dans le monde.

Marie lève la tête et dans son regard se traduit tout ce qui se pas-

LE RÊVE DE LA VIERGE



*« N'as-tu pas, lui dit-elle en pleurs,
Vu mon Jésus dans la campagne?
— Hélas! ô mère des douleurs,
Je l'ai vu, mais sur la montagne!*

*Il était en croix où des clous
Fixaient ses pieds, ses mains divines.
Son front sanglant meurtri de coups
Était couronné... mais d'épines. »*

*Et la mère de Jésus-Christ
Commençant déjà son martyre,
S'éveilla... mais elle sourit
En voyant Jésus lui sourire.*

AUGUSTE LE PAS.

Le Rêve de la Vierge

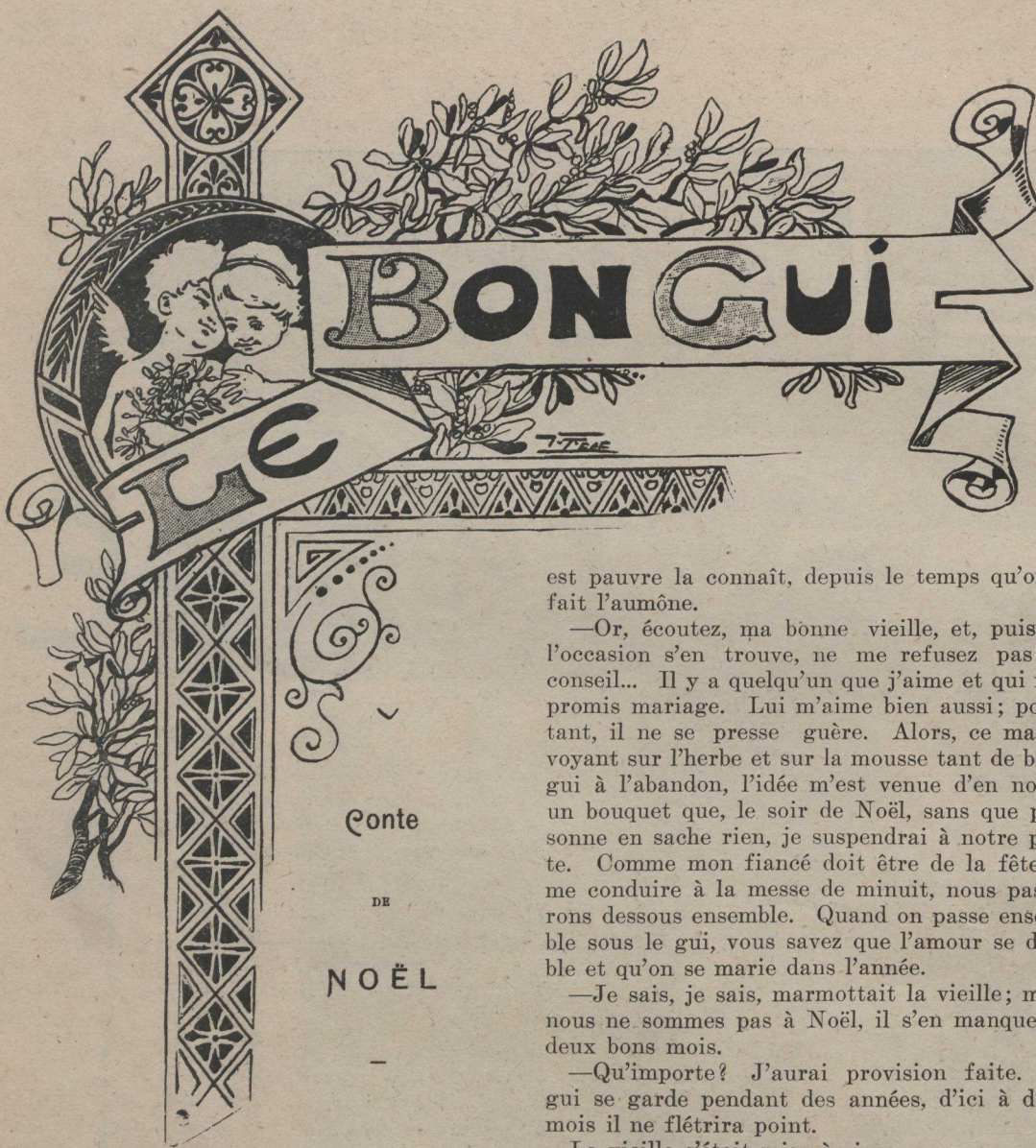
*Dans la nuit du premier Noël
La Vierge Marie eut un rêve.
— D'un glaive forgé sur l'autel
Juda perçait la nouvelle Ece.*

*Son âme, en un trouble cruel,
N'entendait plus le chant des anges,
Elle allait, pleurant sous le ciel,
Jésus qui dormait dans ses langes.*

*Elle allait, loin de Bethléem,
Et cheminait vers la montagne
Où s'élevait Jérusalem,
Cherchant Jésus dans la campagne.*

*Tandis que cheminant en vain,
Elle avançait toujours plus triste,
Au lieu de son enfant divin,
Elle rencontra Jean-Baptiste.*





Conte

DE

NOËL

Le vent ayant soufflé longtemps, les chemins des bois, quand vint le matin, se trouvèrent jonchés de branches mortes, et aussi, par endroits, de brins de gui arrachés à ces boules d'épaisses verdure qui apparaissent en automne, au sommet des arbres sans feuilles, tout pareils à des nids de pie.

Deux femmes étaient dans le bois : l'une vieille, si vieille que la peau crevassée de son visage et de ses mains semblait rude comme une écorce ; l'autre, jeune et si belle que rien en cette saison ne pouvait donner l'idée d'une telle beauté, puisqu'il n'y avait plus dans l'herbe transie ni muguet, dont la blancheur se comparât à celle de son teint, ni pervenches couleur de ses yeux.

La vieille faisait un fagot pour chauffer sa cabane et cuire son dîner.

La jeune, en manière de distraction, ramassait et nouait d'un ruban le gui qui était par terre.

Donc, il arriva que, l'une musant, l'autre fagotant, toutes les deux se rencontrèrent juste au carrefour des Ermites, près du grand bloc de grès, au milieu duquel, à la place d'une croix tombée, on voit maintenant un trou toujours rempli d'eau, où les oiseaux viennent boire.

—Pour du beau gui, v'là du bien beau gui, s'écria la vieille. Eh ! donc, Seigneur mon Dieu ! qu'allez-vous donc faire de tout ce gui ?

La jeune hésitait à répondre ; car, avec ses haillons, son regard malin, la vieille au fagot lui avait tout d'abord fait l'effet de quelque sorcière. Mais ses haillons étaient si propres, et à cette malice se mêlait visiblement tant de bonté, qu'ayant pris confiance :

—Voici, dit-elle, ce dont il s'agit. Je suis Guillaumette, la fille de maître Guillaume, qui a sa ferme là-bas, par delà le pont quand on va au village, à l'endroit où la route tourne...

—Riche maison da ! riche et bénie : quiconque

est pauvre la connaît, depuis le temps qu'on y fait l'aumône.

—Or, écoutez, ma bonne vieille, et, puisque l'occasion s'en trouve, ne me refusez pas un conseil... Il y a quelqu'un que j'aime et qui m'a promis mariage. Lui m'aime bien aussi ; pourtant, il ne se presse guère. Alors, ce matin, voyant sur l'herbe et sur la mousse tant de beau gui à l'abandon, l'idée m'est venue d'en nouer un bouquet que, le soir de Noël, sans que personne en sache rien, je suspendrai à notre porte. Comme mon fiancé doit être de la fête et me conduire à la messe de minuit, nous passerons dessous ensemble. Quand on passe ensemble sous le gui, vous savez que l'amour se double et qu'on se marie dans l'année.

—Je sais, je sais, marmottait la vieille ; mais nous ne sommes pas à Noël, il s'en manque de deux bons mois.

—Qu'importe ? J'aurai provision faite. Le gui se garde pendant des années, d'ici à deux mois il ne flétrira point.

La vieille s'était mise à rire :

—Pour du beau gui, v'là du bien beau gui, bien fleuri, bien branchu, la feuille épaisse, rousse comme l'or... Seulement peut-être un peu jeunet ! Ses graines sont vertes encore... Faut pas cueillir le gui trop tôt, ni prendre celui que le vent casse... Pour que le gui soit bon et porte chance aux amoureux, il doit avoir subi l'hiver, enduré froidure et gelée, et tenir à l'arbre si fort qu'en l'arrachant l'écorce vienne... La jeunesse ne le croit point ! N'empêche qu'il y a a gui et gui, comme il y a amour et amour.

Guillaumette était déjà loin, mais la vieille répétait quand même, tout en rechargeant son fagot :

—Pour du beau gui, v'là du beau gui ! N'empêche qu'il y a a gui et gui.

L'année suivante, au même endroit, près de la croix tombée du carrefour des Ermites, la vieille chercheuse de bois mort et Guillaumette se rencontrèrent encore.

Ce n'était plus, comme l'autrefois, en automne, mais la veille même de Noël.

L'herbe gelée craquait sous le pied, du givre luisant pendait aux arbres, et de gros tas de neige restaient sur les bords des chemins, aux endroits où le soleil manque.

La vieille, peut-être à cause de la neige, n'avait pas fagoté ce jour-là. Sa serpe à la main, elle rapportait, non sans peine, un grand faix de gui frais cueilli. Elle reconnut Guillaumette et s'aperçut qu'elle pleurait.

—Eh ! donc, fillette, essuyons ces yeux ! Ce serait pécher que de les fondre.

—Hélas ! ma bonne vieille, quoique cela ne serve pas à grand'chose, je vais vous conter mon chagrin.

—L'an dernier, s'il vous en souvient, j'avais suspendu le gui à notre porte, pour qu'en passant dessous avec mon amoureux, son amour se doublât et le décidât au mariage.

—Tout, d'abord, sembla réussir. A peine le pied sur le seuil, il aperçoit le gui et m'embrasse ; puis, la messe de minuit entendue, avant que l'on se mette à table, il prend mon père dans un coin et fait demande de ma main...

—Attendons la fin, Guillaumette !

—Les bans allaient être publiés. On avait déjà retenu les ménestriers pour la noce. Mais c'était là trop de bonheur ! Une nuit, la rivière déborda, noyant les labours, les prairies, ruinant aux trois-quarts notre ferme et nous laissant désespérés.

—Alors ?...

—Alors, répondit Guillaumette, qui mouillait son tablier de larmes, alors, me voyant pauvre, mon fiancé est parti ; et, bien qu'on l'ait cherché partout, nous n'en avons plus eu de nouvelles.

—Je vous avais prévenue, Guillaumette : faut pas se fier au gui jeunet !... Et puis, les hommes, c'est si traître !... De sorte que vous l'aimez toujours ?

—Non, certes !

—Pourtant, vous pleurez...

—Je pleure mon affront, mais on n'aime que qui vous aime.

—Dans ce cas, fit la vieille en riant, méfions-nous, belle Guillaumette ! Je sais quelqu'un...

—Quelqu'un ?

—Oui ! quelqu'un — pour vieille qu'on soit on a de bons yeux — quelqu'un qui depuis bien longtemps vous aime, bien que vous n'avez guère jamais daigné y prendre garde, et qui continue à vous aimer sans s'inquiéter que votre dot s'en est allée à la rivière. Le fils du voisin — pourquoi donc rougir, Guillaumette ? — ne doit-



il pas ce soir faire la Noël chez vous? Tâchez, pour voir si le coeur vous en dit, que ce soit lui le galant qui, à minuit, vous mène à la messe.



—Alors, soupirait Guillaumette, pour le cas où le coeur m'en dirait, peut-être feriez-vous bien de me vendre un brin ou deux de votre gui!

Les voilà, ma belle: roux comme l'or, avec des grains en chapelet plus clairs et plus blancs que des perles blanches.. Du beau gui bien net, bien franc, qui ne trompe pas. Car, voyez-vous, ce gui-là a subi l'hiver, enduré froidure et gelée, et n'est pas tombé au premier vent... Mais gardez vos sous, Guillaumette: mon gui, aujourd'hui, n'est pas à vendre; il appartient au fils du voisin, qui, dès hier, me l'a retenu.

Et railleuse, tout en détachant deux brins choisis, la bonne vieille murmurait:

—Je vous l'avais dit, Guillaumette: il y a gui et gui, comme il y a amour et amour.

PAUL ARENE.

Les Trois Noels de Gretel

Noël! Noël! Noël!

Les cloches s'éparpillent joyeusement, sonnant à toute volée, annonçant jusqu'au plus petit recoin de vallée la naissance du Sauveur. Là-haut dans le ciel pur, les étoiles scintillent plus claires, comme parées à neuf pour la grande fête de miséricorde.

Sous les rayons bleutés de la lune, la neige brille de mille feux, étalant sur la terre endormie sa royale parure de bijoux étincelants; une belle neige de Noël, légère, douce et immaculée.

Dans toutes les maisonnettes du village, dans toutes les chaumières et fermes des alentours, la lueur des innombrables bougies déborde dans la rue et sur la campagne toute blanche; les arbres de Noël brillent dans tout leur éclat; des arbres de toute taille, petits et touffus, embroussaillés, rieurs, majestueux dans le déploiement de leurs branches raides, solennels dans la régularité de leur disposition.

Et toujours les cloches en branle résonnent dans le ciel pur.

C'est la joie universelle, la joie simple et pour tous, à plein coeur.

Seul, dans la chaumière de la mère Kurt, il fait sombre et noir. L'unique bûche flambe pitoyablement dans l'âtre trop vaste; aucun sapin n'égaye la nudité de la pièce à peine tiède. Sur les genoux de sa vieille grand'mère, depuis longtemps Gretel est assoupie. Elle dort paisiblement, et son rêve doit être beau — car elle sourit par instants — dans l'illusion du bonheur sans doute — peut-être voit-elle le Noël si souvent, si ardemment désiré qui, jamais, hélas! ne lui est échu en partage.

Gretel est orpheline; elle ne possède au monde que sa grand'mère, bien vieille et bien pauvre, qui, elle-même aurait besoin d'un soutien. Elle a durement travaillé, les derniers temps, la mère Kurt; les longues aiguilles à tricoter n'ar-

rêtaient leur bruit sec que bien tard dans la nuit.

Mais malgré cet effort, malgré l'économie la plus stricte, elle n'a pu parvenir à mettre de côté les sous nécessaires à un très modeste Noël pour sa petite-fille chérie. Une larme roule lentement le long de sa joue ridée; et tombant sur le front de l'enfant, l'arrache à son rêve.

—Oh! grand'mère, dit-elle en entendant les cloches, tu m'avais pourtant bien promis de m'éveiller pour le carillon! Qu'il est beau et sonore, dit-elle en joignant les mains dans une admiration subite. C'est notre fête à nous, grand'mère, cette musique; et la lune, c'est encore pour nous qu'elle est si belle ce soir, afin que nous aussi ayons notre part de clarté!

—Sans répondre, la mère Kurt embrasse sa brave petite fille, si raisonnable pour son âge, si soumise à son triste sort.

Toc, toc! Un petit pied heurte à la porte.

Qui vient là, par ce soir de fête, chez ces deux pauvres abandonnées?

—C'est le bonhomme Noël, grand'mère, sûrement, c'est lui qui se souvient de moi!

Les yeux agrandis par l'anxiété, haletante d'émotion, Gretel écoute si le heurt se reproduit.

Mais à la place une voix claire d'enfant retentit au dehors:

—Ouvre, Gretel; ouvre vite, je suis trop chargé!

D'un bond, la fillette est à la porte, qu'elle rejette violemment. Dans l'encadrement, un sapin aux bougies multicolores resplendit, ses belles branches luisantes pliant sous les poids des mille ornements qui scintillent au bout des attaches de laine rouge, le voilà donc, enfin, le vrai, le seul arbre de Noël rêvé.

Hans Schmidt, le petit ami, le compagnon de jeux de Gretel, — celui qui, complaisamment, lui porte ses livres sur la route de l'école, afin qu'elle puisse rouler dans son châle ses menottes bleues par le froid, celui qui la défend contre les attaques et les moqueries des enfants plus riches, inconsciemment cruels, le courageux petit Hans que n'ont rebuté ni le froid ni la fatigue, s'avance dans la pièce, pliant sous le poids du fardeau trop lourd pour ses petits bras, et, se soulevant par un dernier effort, hisse sur la table son bel arbre resplendissant, et un énorme pain d'épice, richement décoré de sucreries et de fruits confits.

Gretel voudrait dire bien des choses, crier son bonheur, mais la surprise et l'émotion étranglent les mots dans sa gorge.

Alors dans le silence, la voix tremblante de la mère Kurt s'élève gravement: "Sois béni, mon enfant — dit-elle — pour la joie que tu viens de donner; puisse-t-elle dans la vie t'être rendue au centuple."

* * *

Noël! Noël! Noël!

Des ans ont passé. De nouveau, les cloches sonnent à toute volée, annonçant par leur joyeux carillon la rédemption du monde. A présent, la lune n'éclaire plus uniquement la petite pièce naguère si froide.

Un beau feu crépitant pétille dans l'âtre, répandant une chaleur douce, et le sapin traditionnel, resplendissant de bougies roses, éclaire par son scintillement les plus petits recoins.

Gretel est affairée au possible. Elle voudrait bien s'asseoir au coin du feu, à côté de sa grand'mère, et prêter l'oreille aux bruits du dehors; mais les préparatifs du festin la réclament; et, pour en finir plus tôt, elle se presse tellement, qu'elle ne sait plus où mettre la main. La petite fille d'autrefois est devenue une toute mignonne jeune fille, aux yeux clairs et si doux, aux longs cheveux soyeux; elle chantonne gaïement le vieux Noël de jadis, celui qui lui rappelle son premier bonheur, le beau Noël de joie.

Toc, toc! Cette fois Gretel n'hésite pas.

D'un bond elle est à la porte, l'ouvre toute grande pour le petit Hans d'autrefois, qui, lui aussi, a bien changé; il apporte un tout petit Noël qui tient dans un écrin minuscule, mais qui, aux yeux de Gretel, est plus grand que le monde et plus cher que tout.

A genoux devant la mère Kurt, elle lève en l'air sa mignonne petite main: "Regarde mon beau Noël, grand'mère; oh, je suis si heureuse!"

La pauvre vieille a les yeux si pleins de larmes, de grosses larmes de joie, qu'elle ne peut retenir, qu'elle ne parvient pas à voir l'anneau de fiançailles au doigt de sa petite fille chérie.

* * *

Noël! Noël! Noël!

La chaumière de la mère Kurt a disparu.

A sa place s'élève une jolie maisonnette toute blanche et bien close, où, auprès d'elle, ses deux enfants abritent leur bonheur.

Cette fois les branches de sapin n'égayent point la pièce tour à tour si sombre et si joyeusement claire. Pas de pain d'épice évocateur d'anciennes allégresses. Rien de ce qui fut la joie éphémère des Noëls passés.

Mais là-haut dans la chambre aux volets soigneusement clos, où même la lune ne peut couler son regard indiscret, dans une clarté douce et légèrement voilée, un Noël autrement désiré, un Noël d'amour a trouvé sa place. Dans les bras de la vieille grand'mère, qui retrouve sa voix pour chanter le vieux refrain de jadis, un bébé blanc et rose, chaudement emmailloté, se laisse droloter: "Toc, toc!" Au premier son des cloches, il est venu, petit porteur de joie; c'est le cadeau de Gretel, le beau Noël béni.

Sonnez, sonnez, cloches de Noël; annoncez à la vallée, aux collines, à la plaine, aux pauvres et aux riches, à l'enfant, au vieillard, annoncez la naissance du Sauveur.

Apportez la joie à ceux qui l'espèrent, la paix à ceux qui souffrent, le bonheur au monde entier. Ici, vous ne pourrez en répandre davantage, un enfant leur est né!

NOEL!

Minuit! Chrétiens, Noël! Unissons nos louanges
Aux célestes concerts; chantons avec les anges
Ce cantique divin, ce cantique nouveau:
Gloria, Gloria in Excelsis Deo!!

Les temps sont arrivés! Sur le cadran des siècles
Les aiguilles d'accord marquent l'heure: minuit!
Une nouvelle étoile aux cieux se montre, luit,
Tandis que sur la terre un Enfant vient de
[naître.

Cet Enfant-là, c'est Dieu, c'est le Roi, c'est le
[Maître,

Venu dans une étable, entre deux animaux,
Sur la paille servant de litière aux troupeaux
Que d'innocents bergers gardent sur les collines,
Les côteaues, les vallons, les montagnes voisines.

Celui qui créa tout, possède pour tout bien
Une Vierge pour mère, un vieillard pour sou-
[tien;

Une crèche pour "ber"; pour palais une étable!!
O mystère d'amour! ô mystère ineffable!!
L'Etre qui de son doigt dirige l'univers,
Qui gouverne les cieux et dompte les enfers,
Vient de s'anéantir, volontaire Victime,
Pour noyer dans son Sang notre orgueil, notre
[crime!

Sous les traits délicats d'un tout petit Enfant
Se cache l'Eternel, le Dieu fort, Tout-Puissant;
Et l'Incréé devient une humble créature,
Esclave des douleurs de l'humaine nature,
Enseignant aux mortels la douce humilité
Avant de leur donner sa tendre charité!

Minuit! Chrétiens, Noël! Unissons nos louanges
Aux célestes concerts; chantons avec les anges
Ce cantique divin, ce cantique si beau:
Gloria, Gloria in Excelsis Deo!!

AUGUSTE CHARBONNIER.

Montréal, décembre 1903.





NOËL MYSTIQUE

Que n'ai-je vécu dans les temps anciens, les temps heureux de la foi naïve; que n'ai-je connu les pieux enthousiasmes du moyen âge et bornés mes désirs et mon horizon, vivant obscur dans ma ville natale, sur un îlot terrestre baigné de ciel ?

J'aurais prié avec ferveur, ce soir. Les églises éclairées illuminent la nuit sur toute la terre; là foule s'y rend en regardant la nue, où parmi des millions et des millions d'étoiles, elle en cherche une qui soit son espoir, l'étoile d'amour de Bethléem.

Mais les hommes n'ont plus au coeur une seule espérance; leurs vœux et leurs besoins sont plus nombreux que les grains de sable dans le désert, et les étoiles dans le ciel; ils se sont forgé trop d'idoles, idoles de chair, idoles d'or. Ce n'est plus d'un seul Dieu qu'ils attendent le bonheur.

Et le ciel est muet; et parmi tant d'astres répandus à travers l'infini, aucun ne se meut, aucun ne se détache, aucun ne rayonne pour annoncer une seconde fois notre libération et notre délivrance. En vain nous tournons nos yeux grands ouverts sur l'infini splendide; il n'en tombe qu'une clarté bleue, frigide et uniforme, et derrière le voile d'azur tissé d'étoiles, Dieu n'apparaît pas.

Seigneur! Seigneur! je voudrais vous retrouver, et, par vous, conquérir la paix pour mon âme ulcérée; je crois en vous, Seigneur, et je vous cherche dans les cieux. Si vous n'existiez pas, aurions-nous pu, d'instinct, vous concevoir, et pourquoi, sur nous, autour de nous, en nous, la force et la vie invisible, si ce n'est pour nous dire que l'invisible est notre fin?

Seigneur, pour vous trouver, faut-il fermer les yeux, et la mort est-elle une délivrance? Où vous découvrirai-je, Seigneur, dans cette nuit peuplée d'astres incalculables, dont ma raison s'épouvante? Seigneur, mes yeux se ferment, et leurs paupières closes se tournent vers l'infini des mondes avec humilité.

O miracle! Seigneur, je vous vois, je distingue enfin l'immortelle clarté. A peine n'ai-je plus aperçu les choses de la terre et senti mes regards s'éteindre, qu'entre mes cils baissés sur ma face implorante, un rayon a passé et rejoint ceux du ciel; de mes yeux presque clos, une lumière s'échappe, et je vous aperçois.

Seigneur, nous vous portons en nous et vous êtes la vie, mais pour vous découvrir, il nous faut le vouloir, et pour atteindre à vous, il nous faut la croyance. Nous ne nous survivons dans votre amour céleste qu'autant que nous nous y efforçons, et vous ne nous donnez la raison que pour nous en servir à faire notre destin, soit d'un jour sur la terre de boue, soit d'une éternité dans l'infini d'azur.

Et rien d'humain n'est bon hors de vous et sans vous, et sans vous, hors de vous, rien n'est grand, ni art, ni science. Vous êtes l'âme unique, et partout où vous n'êtes point, la matière est inerte. Quand nous vous retirons de nous, nous ne sommes plus que des Corps et non des Esprits. Quand de notre horizon nous effaçons le ciel, notre vie est un tableau sans perspective et sans profondeur.

Noël! Noël! Alleluia, mon âme est rafraîchie, et je suis devant vous, Seigneur, comme un petit enfant; je ressens une joie inexprimable à croire en vous, Seigneur, avec naïveté, en vous dont le passage, si court parmi nous sous la forme terrestre a tracé le chemin que suivent, depuis lors, les plus civilisés des peuples.

Puissions-nous à jamais, Seigneur, rester dans la voie droite, et par vous, être bons, utiles et secourables; puissions-nous cultiver l'étincelle de vie que nous tenons de vous, et en faire le foyer de lumière et de flamme qui guide nos pas, purifie notre corps et nous permet, au jour de l'affranchissement de la mort, de nous survivre, immatériels et diaphanes, et d'arriver à Vous.

(Traduit d'Hermann Erardt par)

LEON SCHMIDT.

CONTE DE NOEL

—Dors-tu, Colin?
 —Dors-tu, Colette?
 —Non, frérot; je pense au petit Noël.
 —Moi, j'y pense aussi; c'est ce soir sa fête, et toute la nuit.
 —Dis, que voudrais-tu que Noël t'apporte?
 —Un beau cheval blanc avec une crinière grande, grande! Tu sais? un cheval pareil à ce lui de M. le Maire! Et toi, soeurette?
 —Moi, j'ai rêvé d'une poupée bleue, que je bercerais, comme j'ai vu maman te bercer, Colin!
 Les deux tout petits, roses et bouclés, dressent leur mignonne tête au-dessus du lit.
 Le père et la mère sont partis, malgré le grand froid qu'il fait et la neige, là-bas, vers la vieille église du village, où les cloches sonnent minuit; ils ont fait en leur pauvre logis une grande flambée de bois mort, afin de réchauffer les deux chérubins laissés endormis.
 Colin a six ans, Colette en a huit.
 Ils sont encore trop petits pour pouvoir être emmenés si loin, à pareille heure, et on leur a dit de rester bien sages à dormir, sans oublier auparavant de mettre leurs souliers dans la cheminée.

grand'mère, aussi, ne mettent-ils pas leurs souliers dans la cheminée?
 —Tiens! c'est vrai, pourquoi donc?
 Et longtemps, longtemps, dans leur lit blanc, les tout petits bavardent, intrigués.
 Ils n'ont pas sommeil, tant ils voudraient savoir quels joujoux seront là, demain.
 Tout à coup, Colin se lève, debout, en sa longue chemise blanche, agitant ses deux bras potelés.
 —Sais-tu, Colette?
 —Quoi donc, Colin?
 —J'ai une idée! Si on ne dormait pas de toute la nuit? Nous verrions Noël apporter les joujoux! On lui dirait: "Bonjour, monsieur; vous êtes gentil, gentil tout plein!" Et on l'embrasserait, pour qu'il soit content, et on lui demanderait d'aller voir la petite Christine, qui, elle, n'a jamais rien reçu!
 —Oui, mon Colin, tu as raison! Moi aussi, je voudrais le voir! Il doit être beau, tu sais!
 —Restons sans dormir. Quand maman rentrera avec papa, nous fermerons les yeux. Puis, quand ils seront couchés, nous regarderons tout le temps du côté de la cheminée.
 —Mais si, par hasard, il allait ne pas venir, monsieur Noël?...
 —Il viendra, soeurette, bien sûr, il viendra!

val blanc avec une grande crinière comme celui de M. le Maire!
 —Oh! mon Colin, c'est la poupée bleue que j'avais rêvée!
 Les grands-parents vont à la cheminée, et sur les petits ouliers, déposent les jolis joujoux.
 Puis, silencieusement, enveloppés dans leurs manteaux pour braver le froid, ils repartent sous la rafale de neige, tandis qu'étonnés et ravis tout ensemble, Colin et Colette se blottissent bien serrés l'un contre l'autre, dans leur lit très blanc, et s'endorment, peu à peu, en rêvant à monsieur Noël.
 Quand, le lendemain, au petit jour, ils courent aussitôt leur réveil, regarder de près les joujoux, ils ont envie de raconter ce qu'ils ont vu pendant la nuit.
 Mais, en embrassant Colin, Colette lui dit tout bas:
 —Ecoute, frérot, j'ai une idée, une grande idée!...
 Et tous deux, sur leur jolie petite bouche, mettent leurs doigts en signe de silence, résolus à cacher à la terre entière leur mystérieux projet.

II

L'année suivante, à pareille époque, pendant



ILS ARRIVENT A LA MAISON.

Ah! ces souliers! avec quelle joie ils en ont aligné devant les chenets les deux paires minuscules; deux paires qui tiendraient dans le creux d'une main.

Les parents sont de braves gens, actifs à leur besogne; mais les temps sont durs, ce qui fait qu'ils ne peuvent guère donner de beaux joujoux à leurs petits.

Pourtant, ce jour-là, Colin et Colette sont en grand émoi, car chaque année, à Noël, ils ont des cadeaux dans leurs souliers, et, tout justement ceux mêmes qu'ils souhaitent.

Aussi, à cette pensée, tous les deux, dans leur petit lit, battent-ils des mains joyeusement.

—Sais-tu, Colin, à quelle heure va venir Noël?
 —Non, Colette, et toi, le sais-tu?

—Moi non plus. Maman a dit de bien dormir. Il faudra faire semblant, quand ils rentreront, sans quoi nous pourrions ne rien trouver dans nos souliers. Grand'mère nous a recommandé d'être très obéissants et très sages, si nous voulions que Noël ne nous oublie pas...

—Colette?
 —Colin?
 —Pourquoi papa et maan, et grand-père et

Et tandis que rentrent les parents, tout blanchis de la neige qui tombe, les deux petits se cachent sous la couverture, comme s'ils sommeillaient.

Mais Colette tient la main de Colin pour l'empêcher de s'endormir.

C'est qu'il va falloir faire attention!
 —Tiens! papa et maan ne sont pas seuls! Comment cela? Quel est cet homme enveloppé dans un manteau gris, quelle est cette dame en capeline? C'est peut-être bien monsieur Noël et sa femme!... Mais non! c'est grand-père et c'est grand'mère!...

Oh! les bons vieux, comme ils sont couverts de neige, eux aussi! Ils arrivent du village, où ils ont leur maison, là-bas. Ils ont l'air fatigués tous les deux. Et pourtant, ils marchent doucement sur la pointe du pied, pour ne pas réveiller les petits.

D'un panier qu'elle a sous le bras, grand'mère sort un paquet ficelé dans un beau papier.

Qu'est-ce donc?
 Malgré lui, Colin dresse au bord du lit un bout de nez rose.

—Oh! ma Colette, chuchote-t-il, c'est un che-

la nuit de Noël, tandis que le père et la mère sont là-bas, à l'église, où les cloches tintent de nouveau leur chanson de fête, les deux tout petits ne sont plus dans le lit blanc, d'où l'on voit si bien briller les belles flammes de la cheminée.

Aussitôt leurs parents partis, ils se sont levés doucement. Colette a pris le grand manteau qu'elle met pour aller à l'école, et ils s'y blottissent tous les deux. Puis, ouvrant la porte, ils se risquent au dehors, chaussés de leurs petits sabots.

Il fait bien froid, et la lune éclaire les champs couverts de neige.

Colin et Colette vont pouvoir mettre enfin leur grande idée à exécution.

Ils marchent dans la nuit, ils marchent très vite pour se réchauffer, et aussi pour avoir le temps de revenir avant le retour des parents; ils vont vers le village, mais par le chemin de traverse, un chemin détourné où ne passe personne.

Ils se tiennent par le bras, un peu effrayés, surtout en passant le long des vieux peupliers, qui ont des formes fantastiques, et ils serrent contre eux bien fort deux petits paquets.

Ils arrivent à la maison de grand-mère, qui est la première maison sur la droite. Ils poussent la porte, qui n'a pas de verrou. Dans l'âtre brûle une grosse bûche noire qui fait de jolies flammes rouges.

Colin et Colette, contents d'être arrivés sans encombre, réchauffent d'abord leurs doigts transis.

— Ils n'ont pas mis leurs souliers dans la cheminée! remarque Colette.

— Voilà les sabots dans ce coin! s'écrie Colin, qui cherchait; nous les placerons près des chemises.

— Dis donc, Colin?

— Quoi donc, Colette?

— C'est nous, cette fois, qui sommes monsieur Noël et sa femme!

— C'est vrai! c'est nous!...

Et les deux tout petits de rire, de rire!

Dans un des sabots de hêtre, ils déposent alors une belle pipe neuve que Colette a achetée avec les sous donnés par M. le Maire, à la fête du village.

La pipe de grand-père est si laide, si abîmée, et il en désire tant une autre!

Dans le second sabot, Colin met quatre belles aiguilles à tricoter, car grand-mère a cassé les siennes.

Pour les avoir, Colin a dépensé la belle pièce blanche toute neuve que l'instituteur lui a donnée le jour des prix.

— Dis, Colin?... C'est grand-mère qui sera surprise!

— Dis, Colette! C'est grand-père qui sera content!

Et, maintenant que la chose est faite, Colin

et Colette repartent en fermant soigneusement la porte.

Vite, vite, ils marchent en se tenant la main, à travers la campagne blanche; ils ont le temps de revenir pour se recoucher avant le retour des parents.

III

Et quand les pauvres vieux rentrèrent, ce soir là, ils virent dans la cheminée leurs sabots de bois où un mystérieux Noël avait mis les cadeaux aussi.

Très étonnés, ils se demandèrent qui avait pu venir ainsi, lorsque, sur les dalles rouges, ils remarquèrent l'empreinte encore humide de quatre petits pieds d'enfants.

Ils comprirent alors, et au coin du feu qui se mourait, longtemps ils pleurèrent...

MEDITATION

I

(La veille de Noël, dans la salle d'études)

L'Abbé.

Louis, un bon gros réjoui, 8 ans.

Henry, un petit futé, 7 ans.

(Répondent plutôt aux noms de Loulou et de Kiki)

L'Abbé. — Voulez-vous me dire ce qu'a fait Esau?...

Kiki. — C'est-y moi, m'sieu l'abbé?...

L'Abbé. — Oui... vous...

Kiki, (cherchant à gagner du temps.) — C'est que j'savais pas si c'était à Loulou!... c'qu'a fait Esau?... (A lui-même.) Qu'est ce qu'il a encore bien pu faire, celui-là?... (Haut.) Ben... Esau...

Loulou, (masqué par Kiki, lui soufflant.) — L'a vendu son droit d'aînesse pour un plat d'lentilles...

Kiki. — Y vendait des lentilles...

L'Abbé. — Voulez-vous dire qu'il a vendu, pour des lentilles, son droit d'aînesse?...

Kiki. — Faitement, m'sieu l'abbé...

L'Abbé. — Tâchez donc de vous exprimer plus clairement!... (Un temps.) Comment doit-on apprécier ce fait?...

Kiki. — Quel fait?...

L'Abbé. — Eh bien, cette renonciation au droit d'aînesse pour...

Kiki, (convaincu.) — Pour des lentilles?... c'était idiot!... Ah!... si ç'aurait été pour des gâteaux...

L'Abbé, (interrompant.) — Si "cela avait été..." et non aurait... le conditionnel, après "si", ne s'emploie pas...

Kiki. — C'est drôle!... y m'semble qu'c'est surtout après ça qu'y d'vrait s'employer...

L'Abbé. — Ensuite votre réponse prouve que vous ne comprenez pas un mot à ma question...

Vous dites qu'il ne fallait pas vendre son droit pour des lentilles, mais que, pour des gâteaux...

Kiki. — Des bonbons, si vous aimez mieux?...

L'Abbé, (amer.) — Non... je n'aime pas mieux!... ces réponses sont l'une et l'autre absurdes... Une chose aussi importante ne saurait être mise en balance avec de telles misères...

Kiki, (pensif.) — J'trouve pas ça!... L'droit d'aînesse, c'est p't'être une chose importante... mais c'est la chose de Loulou... ça me r'gard' pas... les autr's, c'est des bonnes choses...

Lily. — Pour la crèche... c'est maman qu'a l'âne...

Loulou. — Et l'petit Jésus?... où qu'c'est qu'il est?...

Lily. — C'est papa qui va l'apporter... fallait aller place Saint-Sulpice... alors nous n'avions pas l'temps... papa a dit qu'y voulait bien...

L'Abbé, (aux enfants.) — Remettez votre table en ordre... je vous tiens quittes de la fin de la classe, puisque madame votre mère le désire...



L'Abbé. — Votre gourmandise est révoltante!...

Loulou, (se levant et courant vers la porte.) — V'là m'man!...

(L'Abbé se lève aussi. Kiki semble heureux de l'interruption.)

Maman, (entrant suivie de Lily; elles portent des paquets.) — Avez-vous été content des enfants, monsieur l'abbé?...

L'Abbé. — Content... ce serait beaucoup dire... mais enfin, je n'ai pas eu à me plaindre sérieusement d'eux.

Kiki, (à Lily.) — T'es d'jà rev'nue du couvent?...

Lily, (onze ans.) — Oui... on nous a lâchées plus tôt, à cause de la r'traite...

Maman. — Alors, monsieur l'abbé, voulez-vous permettre que Loulou et Kiki viennent avec leur soeur et moi arranger la crèche pour demain...

L'Abbé. — Oui, madame... Bien qu'ils ne l'aient pas absolument mérité... Kiki surtout... il est paresseux... et ne pense qu'à manger des friandises...

Kiki. — A cause d'Esau qu'vous dites ça!... (Allant vers Lily.) C'est des bonbons, dis, dans c'papier-là?...

Lily. — Non... c'est un boeuf...

Kiki. — Un boeuf!...

Kiki. — Ah! chic!... (Il bouscule tout, en ayant l'air de ranger.)

L'Abbé. — Perdez donc l'habitude d'employer ces expressions vulgaires...

Maman, (achevant de débiller l'âne.) — Venez, mes chéris... nous allons déjà placer tout ça dans le petit salon... (On passe dans le petit salon.)

Loulou, (caressant l'âne.) — Oh! le bel âne!... C'est en poil!...

Lily. — L'boeuf aussi...

Kiki, (se précipitant vers papa, qui entre portant un énorme paquet.) — Tu l'as, l'petit Jésus?...

Papa. — Oui... mais ne me bouscule pas comme ça!... tu vas me le faire casser... (Il déballe une grande corbeille; sur des pailles disposées en rayons, un petit Jésus tout rose, avec des yeux d'un bleu invraisemblable et des cheveux jaune pâle frisés à bouclettes régulières, est couché, les jambes un peu repliées, les bras ouverts.)

Loulou, (avec admiration.) — Ah!... c'qu'il est chouette!...

L'Abbé, (indigné.) — Vous avez vraiment des façons de parler!...

Kiki, (regardant le petit Jésus avec moins d'enthousiasme.) — Il a une drôle de bobine... trouves pas, Lily?...

Lily. — Oui... y n'resemble pas au nôtre du





P'tit Pierre n'oublie pas la fête de Noël... et les cadeaux qu'on suspend au sapin traditionnel !

LA MESSE DE MINUIT

La pompe des messes de minuit, dans les grandes villes, m'a toujours laissé froid : la nuit de Noël à la campagne, au contraire, produit sur moi une vive impression.

D'où cela vient-il ? Pourquoi mon émotion s'épanouit-elle dans les pauvres murs d'une église de village, tandis qu'elle reste fermée à la ville, malgré le luxe raffiné et la mise en scène savante des cérémonies religieuses ? Est-ce parce que la manifestation simple et naïve d'une foi sincère peut seule faire vibrer certaines cordes sentimentales ? ou cela tient-il à ce que l'église de village me rappelle ma dix-huitième année, et qu'on a toujours une préférence pour les milieux qui vous rajeunissent ?

Je ne sais, mais je me souviens encore avec bonheur d'une messe de minuit, entendue à P..., dans une humble paroisse perdue aux confins de la Touraine et du Poitou. Je vois la place de l'église avec ses ormeaux découpant sur le ciel étoilé leurs branches décharnées ; j'entends le tapage des sabots et les toux étouffées des fidèles pénétrant dans la nef humide en contrebas, tandis que le dernier coup de la messe tintait dans l'air sec et froid de la nuit de décembre.

Tous les gens du bourg étaient là, et aussi les métayers des closiers éparses à deux lieues aux environs : les hommes en vestes de droget, les femmes en capes noires et en coiffes blanches, les gars en blouses neuves, raides, debout et massés sous les orgues. Le pâtre de la commune lui-même était descendu de sa bergerie, amenant avec lui, selon l'antique tradition, le plus jeune de ses agneaux, qui bêlait doucement pendant les versets de l'"Introït".

La nef était plongée dans une demi-obscurité,

d'où les têtes émergeaient discrètement. Parfois, les rayons lumineux partant des cierges du maître-autel laissaient jaillir de l'ombre une figure de vieux laboureur ou un délicat profil de jeune fille. Une faible odeur d'encens montait en spirales bleuâtres et se mêlait avec la buée des haleines s'échappant des lèvres des fidèles, par cette froide veillée d'hiver.

Debout devant le pupitre, le vicaire psalmodiait l'évangile de saint Luc : "Or, il y avait là, aux environs, des bergers qui veillaient dans les champs, gardant tour à tour leur troupeau la nuit. Tout à coup, un ange du Seigneur parut auprès d'eux..."

Et il entonnait tout d'une voix : "Adeste, fideles, venite adoremus Dominum !"

Et à ce chant d'une intimité si naïve, d'une saveur si antique, il me semblait voir dans la nuit les pâtres s'en allant vers Bethléem, à la recherche de l'Enfant, "enveloppé de langes et couché dans une crèche" ; j'entendais le chœur de leurs voix rustiques : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !"

Et ce pâtre, là-bas, agenouillé contre un pilier, avec son agneau bêlant dans ses bras, me paraissait être l'un de ces bergers de Bethléem ; je demandais si je n'allais pas voir mystérieusement s'ouvrir l'une des murailles de la nef, et à la clarté des étoiles, si je n'allais pas contempler la crèche où dormait, entre le boeuf et l'âne, le divin Nouveau-Né, radieux comme un soleil !

ANDRÉ THEURIET.

LA SANTE AVANT TOUT

Si vous voulez conserver la santé, ayez du BAUME RHUMAL. Il ne coûte que 25 cents la bouteille et il produit des effets merveilleux.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

LA TIMIDITÉ ET L'AISSANCE

Vous vous désolerez d'être timide, vous sentez que le manque d'aplomb vous rend gauche et contraint, vous retirez toute l'élégance native dont vous êtes doué, et dont on ne s'aperçoit.

Consolez-vous, cela se passera, surtout si vous ne vous préoccupez pas de votre mesure du jugement que l'on peut porter de vos manières, si vous pouvez vous persuader que beaucoup de maladresses passent inaperçues, parce que l'attention des autres n'est pas constamment fixée sur vous. Continuez à aller dans le monde, peu à peu vous vous sentirez moins gêné, moins intimidé.

Vous êtes dans la situation d'un jeune soldat qui va au feu. Une balle siffle à son oreille, il se jette en arrière ou de côté ; un obus éclate... loin de lui, il courbe la tête. A la seconde bataille, il frissonne un peu moins fort. A la troisième, il tressaille à peine. Puis le voilà qui s'aguerrit au point de plaisanter les boulets, en leur ôtant son képi, et de narguer la mort, qui fauche auprès de lui. Il est crâne, il est gai, l'habitude en a fait un vrai troupier.

Il en sera ainsi du jeune homme, de la jeune fille qui affrontent les feux des salons. La timidité, qui n'est pas sans charme chez les personnes jeunes, se change vite en aisance gracieuse, par l'usage du monde... comme on dit si justement.

Les gens sympathiques ne se font jamais remarquer par "l'aplomb" — qui a toujours quelque chose de désagréable et d'insolent pour les autres. Mais ils ont de "l'aisance", ce que les êtres modestes et timides finissent par acquérir en se raisonnant un peu et par la fréquentation ininterrompue des gens du monde.

Noël dans la prairie

Je dois tout d'abord vous dire, ami lecteur, que Montmartre est un petit centre français d'une quinzaine de familles, sis à environ dix-huit milles de la plus proche station de chemin de fer, Wolseley, sur la ligne principale du Pacifique Canadien, dans les Territoires du Nord-Ouest.

Ce groupement a été établi, il y a un peu plus de huit années, par une Société financière et colonisatrice de Paris, qui a englouti dans cette tentative des capitaux considérables. Le terrain, précédemment occupé par une réserve indienne, était absolument désert quand les premiers colons vinrent y fixer leurs tentes. On édifia à la hâte, pour commencer, quelques huttes rustiques, au moyen de perches et de gazon, en attendant que les matériaux nécessaires pour bâtir des maisons plus décentes pussent être amenés.

L'été se passa ainsi aux travaux d'installation; à l'automne, la "Grande maison" fut terminée, et l'hiver arriva avec toutes ses rigueurs, que la plupart de ces nouveaux arrivés de France ignoraient. Neige et poudres étaient pour presque tous choses absolument nouvelles.

Pas un, pourtant, ne s'en effraya. Bien au contraire, on trouva bien vite quelque moyen de passer agréablement les journées d'oisiveté forcée, et surtout les longues soirées à l'intérieur des maisonnettes. Aussi, pendant que le vent rugissait au dehors, soulevant des nuages impénétrables de neige fine, les colons se réunissaient fréquemment à la "Grande maison", toujours bien accueillis par ce bon M. Foursin, président de la Société fondatrice de notre petite colonie, et que bon nombre de nos lecteurs ont connu, nous en sommes sûrs. Là, c'était chose rare que quelque bouteille de whisky ne fit pas son apparition sur la table, et je vous assure, ami lecteur, que les rasades étaient nombreuses. Malgré cela, de mémoire de Montmartrois, jamais on n'entendit parler de "saoulée" honteuse ou de veillée désordonnée.

Assis autour de la table du "bureau", les jambes croisées et la pipe entre les dents, ces braves colons, en accord intime avec des créanciers modèles, parlaient avec animation et gaieté, tantôt du temps passé, tantôt de l'avenir, dont ils ne voulaient envisager que le côté favorable.

Minuit sonnait que la joyeuse réunion, le plus souvent, n'avait pas encore songé à se séparer. Il fallait bien en arriver là, pourtant.

De franches poignées de main s'échangeaient et, sur une invitation toute cordiale de ce bon M. Foursin de ne pas se gêner pour revenir, chacun relevait soigneusement le collet de son paletot — les "capots" de fourrure étaient encore pratiquement inconnus à Montmartre en ces bons jours, — se rabattait la casquette sur les yeux et les oreilles, et, les mains dans les poches, quittait la maison, sifflant quelque air de marche ou fredonnant un refrain des boulevards parisiens. Ah! c'était le bon temps, cela, bien que notre condition fût — en apparence — plus médiocre et plus humble.

Un soir, M. Foursin, nous demanda quelques minutes d'attention:

— J'apprends, dit-il, que la provision de farine s'épuise. Je crois qu'il serait prudent d'en aller chercher le plus tôt possible, car voilà le nouvel an qui approche, et je puis vous dire que ce n'est pas agréable de se mettre sur les quatre chemins pendant les mois de janvier et de février, surtout lorsque, comme nous, on n'a que des boeufs pour se rendre à la ville. Je vous assure, mes amis, que, lorsqu'il fait 35 et 40 degrés au-dessous de zéro, on est mieux chez soi que dans les "bluffs" de la Réserve. Bref, voici ce à quoi j'ai pensé et ce que je vous propose. Une demi-douzaine d'entre vous, que nous allons désigner ce soir, partiront d'ici d'aussi bonne heure que faire se pourra, demain matin, avec leurs boeufs et les mauvais traîneaux que chacun de vous a su se fabriquer. Ils se rendront à Wolseley, au moulin, où chacun

prendra quelques sacs de farine que j'aurai eu soin de faire préparer. Nous dînerons tous ensemble, là-bas, puis nous reprendrons le chemin de Montmartre, de façon à ne pas revenir trop tard. Avec des boeufs, vous le savez, il ne faut guère moins de six heures pour faire la route.

Ceci dit et accepté sans discussion, on désigna sur-le-champ les membres devant former l'expédition, et, en prévision d'un départ matinal, on se sépara de meilleure heure que de coutume, afin de se préparer, par un peu de sommeil, aux fatigues du jour suivant.

A quatre heures, une demi-douzaine de traîneaux, de toutes dimensions et de tous modèles, se rencontraient entre la "Grande maison" et l'écurie y attenante. On entra prendre un coup, toujours offert avec la même cordialité paternelle, et, en chantant, malgré un froid sec qui collait le givre au visage, on prit la direction de Wolseley.

A moitié chemin, à un endroit nommé la "Butte aux poules", M. Foursin et un autre de ces "Messieurs" rejoignirent la petite caravane, et là, en pleine prairie, chacun prit, à même le goulot de la bouteille, une bonne lampée, pour maintenir le cœur à la bonne place et donner plus de vigueur aux jambes.

Vers dix heures, on atteignait Wolseley, et, selon les instructions de M. Foursin, reparti en avant, les traîneaux vinrent se ranger en face du moulin à farine. On détela les boeufs et on les attacha aux traîneaux, pour leur permettre de manger la petite botte de foin dont chaque conducteur s'était pourvu. Cela fait, M. Foursin emmena tout le monde prendre l'appétitif d'abord, puis le dîner. Naturellement, on renvoya le thé et on commanda quelques bouteilles de bière, à défaut de vin, ce bon M. Foursin prétendant que, pour une fois, on pouvait bien faire comme en France, où le thé est totalement inconnu pendant les repas.

On mangea ferme et on but sec. Certes, les servantes de table et les cuisinières durent se dire que le bénéfice serait petit pour le patron à vingt-cinq cents du repas, si tous les jours se présentaient des clients de ce genre: aucun des attablés ne se contenta d'une seule portion.

Et le pain, donc! Je vous assure qu'il disparaissait des assiettes aussi rapidement qu'on l'apportait. A ce propos, je me souviens qu'un de mes amis a voulu, un de ces jours derniers, acheter une vache grasse chez un voisin anglais. La trouvant de taille plutôt petite, il le dit au vendeur.

— Mais, mon cher monsieur, lui dit ce dernier, votre famille n'est pas assez nombreuse pour manger toute cette vache cet hiver!

— Comment cela?

— Les Français ne mangent que du pain!...

On causa aussi, sans craindre de faire tomber le plafond, et sans s'inquiéter de savoir si ceux qui dinaient à la table voisine en deviendraient sourds.

Et, au lieu de se lever de table aussitôt le dîner englouti, on alluma une pipe et on continua à causer et à rire haut, tout en dégustant la bouteille de cognac que ce bon M. Foursin avait bien pris garde de ne pas oublier en passant par le bar, tout à l'heure.

Si bien, qu'en dépit des bonnes recommandations de la veille, une fois les diverses petites commissions terminées, il était bien trois heures lorsqu'on se remit en route.

Les boeufs, chargés cette fois, allaient encore plus lentement au retour qu'à l'aller. A quatre heures, la nuit vint, et on était encore bien loin de Montmartre. Bientôt il fallut se fier à l'instinct des animaux pour suivre le chemin, très peu fréquenté encore.

Au Pic-à-pot, M. Foursin et son compagnon rejoignirent la petite troupe, assurant les conducteurs que les boeufs se maintiendraient sur le bon chemin, et, après un bout de causette, partirent en avant, sans avoir oublié, bien entendu, d'offrir une nouvelle lampée de whisky, ce qui contribua beaucoup à regaillardir les six expéditionnaires.

Bientôt les échos des "bluffs" et de la prairie répétèrent les gais refrains français.

On marcha ainsi pendant près de deux heures.

Tout à coup, celui qui tenait la tête s'arrêta:

— Mes boeufs ont quitté le chemin, cria-t-il.

— Vrai?

— Bien vrai, je ne sais plus où nous sommes.

Mes amis, il faut nous disperser et voir des deux côtés de la file de nos traîneaux, si nous ne le retrouverons pas.

On s'écarta un peu de côté et d'autre, en ayant soin de se "hûcher" de temps en temps, afin de ne pas se perdre les uns les autres.

Peine inutile! le chemin demeura introuvable.

On se réunit, et un conciliabule commença, l'un des membres de l'expédition proposant de s'arrêter où on se trouvait, de couper les "branchailles" aux alentours, d'allumer du feu et de passer la nuit là.

— Ecoutez, mes amis, dit le doyen de l'expédition, qui avait passé jadis plusieurs années dans le Bas-Canada, je ne trouve pas cela prudent. Nous ne sommes pas très chaudement vêtus, et ce matin, au départ, nous n'avons pas su nous précautionner d'assez de couvertures. Les buissons ne nous fourniront jamais assez de bois pour faire assez de feu. Croyez-moi, nous gelerions sur place sans nous en apercevoir, car, une fois engourdis par le froid, nous ne pourrions plus rien. Ce que nous avons de mieux à faire, il me semble, c'est de laisser nos boeufs aller. Ou je me trompe fort, ou bien ils nous emmèneront tout droit à Montmartre. D'ailleurs, nous n'en devons pas être bien loin!

Cet avis prévalut, et la caravane se remit en marche.

— Si nous entonnions la Marseillaise?...

— Allons-y!

Et dans le grand silence de l'immense prairie, éclata, comme pour narguer le froid et l'obscurité, le fameux refrain:

Aux armes, citoyens, etc.

— Eh! mais, dit tout à coup le même qui avait entonné le chant national de France, il doit bien être minuit ou peu s'en faut. C'est Noël, mes amis!

Et la même voix qui, tout à l'heure, avait entonné:

Allons enfants de la patrie,

entonna:

Minuit chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme Dieu descendit jusqu'à nous.

Ce fut vraiment magnifique, au sein de cette immense et tranquille nature, d'entendre ce chant si beau, chanté par ce groupe d'hommes à la foi robuste et sincère, à la merci, en ce moment, des tricheries du froid et de la prairie. Le chant montait, approprié, sublime, répété à l'infini par les échos sans nombre de la plaine. Jamais, avant cette nuit, il n'avait dû être chanté avec plus de sincérité, dans un temple en rendant mieux l'expression.

Tous les cantiques de Noël y passèrent, depuis

Les anges dans nos campagnes

et

C'est Noël! C'est Noël!

jusqu'à

Il est né le Divin Enfant

et

Dans cette crèche.

Le dernier refrain venait à peine de mourir dans le lointain, qu'une lumière apparut à une certaine distance, juste en avant de la colonne. Les boeufs se dirigeaient droit dessus.

Un quart d'heure plus tard, on atteignait la "Grande maison", à une fenêtre de laquelle brillait la lumière d'une lampe, mise là, à dessein, par ce bon M. Foursin, qui songeait toujours à tout.

Inutile de le dire, n'est-ce pas, ami lecteur? la journée se termina comme elle avait commencé, je veux dire par une bonne rasade, et, comme dans la chanson de Marlborough, à défaut d'église où aller célébrer les doux mystères de Noël, chacun s'en fut coucher.

A.-H. de TREMAUDAN.

Manor, N. W. T., déc. 1903.

POUR NOS LECTRICES

CHEZ NOS MODISTES

Les petits chapeaux simples avec lesquels nous avons commencé la saison, les canotiers plus ou moins ornés, les mathurins et aussi les marquis de formes variées qui plaisent beaucoup, ne peuvent plus répondre à nos besoins d'élégance.

L'ère des visites, des réceptions, des sorties du soir, va bientôt s'ouvrir, et il faut que nous songions à nous coiffer coquettement. Nos modistes ont préparé des choses exquis; les modèles sont si jolis, si variés, que le choix est difficile, ma foi.

On ne sait si l'on doit plutôt donner la préférence à ces "bateaux" ou "torpilles" en pelu-



Col d'épaules. Travail de dentelle d'Irlande avec ornement de perles.

che de soie, en velours, en feutre; à ces charmants toquets avec piquets de plumes ou aigrettes colonel; ou aux grandes formes empanachées de plumes.

Les calottes hautes, dont on avait annoncé l'apparition, n'ont pas tout le succès qu'on prévoyait; elles ont du genre, il est vrai, mais ne conviennent que comme coiffure très habillée; avec les longues et souples amazones, c'est le chapeau de voiture par excellence.

Les plumes sont en grande faveur, on les place en piquet quelquefois, ceci quand elles sont de petite taille; mais en général nous les voyons de longues, très longues; et elles se couchent mollement sur le côté gauche du chapeau, descendant en arrière sur les cheveux.

Les plumes dégradées de toutes nuances allant jusqu'au blanc, sont la mode des modes; on voit énormément en vert de diverses tonalités, en brun aussi; en bleu et en mauve, c'est moins courant.

Chaque année, il faut que l'on trouve des garnitures nouvelles; aujourd'hui, c'est l'or, employé souvent en galons anciens pour border les chapeaux, c'est aussi la cordelière très brillante terminée par des glands dorés. Ce qui est fort original, pas joli à notre avis, — mais il en faut pour tous les goûts, — c'est, vous ne l'ignorez pas, l'épaulette dorée, la vraie épaulette d'officier, que l'on met de côté ou derrière sur un chapeau, les franges retombant presque sur les cheveux.

Déjà on imite ces épaulettes; nous en avons vu en argent et aussi en passementerie de soie noire, les franges rappelant les effilés dont nous ne nous laissons pas encore.

Encore une originalité: les longs voiles faits avec des fichus de chantilly attachés sur le dessus de la calotte et descendant en cascade jusqu'à la taille.

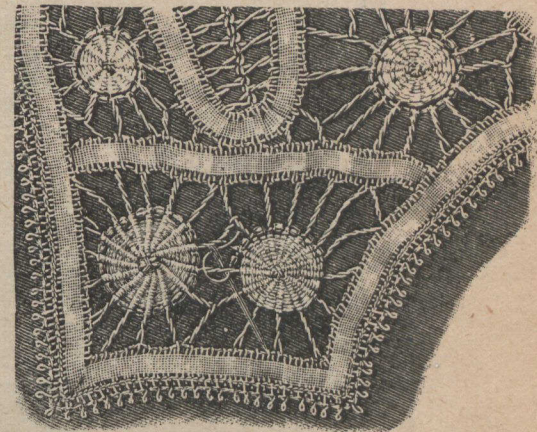
Les chapeaux noirs se mettent toujours, ce qui ne nuit nullement à la vogue des coiffures claires; les feutres de soie blancs auront certes beaucoup d'amateurs, car ils sont très flatteurs, ainsi que tous ceux de nuances pâles.

Les fleurs ne sont point abandonnées, toutes se porteront; on verra, paraît-il, des camélias blancs et rose pâles, fleurs de serres qui seront tout à fait de saison; ils ont du reste une grâce particulière bien faite pour nous plaire.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

MANIÈRE D'ACCOMMODER LES RESTES DE VIANDES ROTIES OU BOUILLIES. — Pour tout ménage, riche ou pauvre, il n'est pas d'économie qui ne soit la bienvenue. C'est pourquoi, désirant faire plaisir à nos lectrices, nous indiquons aujourd'hui la manière de faire un bon plat avec les reliefs de la table. Après avoir débarrassé les viandes de leurs os, hachez-les en y mêlant un oignon, une gousse d'ail et un peu de persil. Assaisonnez à votre goût et ajoutez deux oeufs crus. Prenez ensuite un moule ou une casserole en cuivre dont vous enduisez le fond et les parois avec des pommes de terre, que vous aurez fait cuire à l'eau, et auxquelles vous aurez joint un peu de beurre après les avoir assaisonnées. Les parois et le fond de la casserole étant bien enduits, vous placez au milieu votre hachis, que vous recouvrez avec ce qui reste de pommes de terre. Couvrez ensuite et mettez au four. Pour servir, vous pouvez renverser votre moule ou votre casserole sur un plat; vous obtiendrez ainsi un superbe et appétissant gâteau doré.

MOYEN DE DONNER AUX POMMES LE GOUT DE L'ANANAS. — Renfermez les pommes auxquelles vous voudrez donner ce goût fin et agréable, dans une boîte, en les dispersant par couches et en les entourant de fleurs de sureau. Les pommes doivent être saines et la fleur de sureau bien sèche. On les laissera deux ou trois mois dans cet état.



Travail de dentelle d'Irlande avec ornement de perles pour le col.

PUNCH AUX ORANGES. — Ouvrez par une fente d'un pouce et demi de diamètre, le dessus de huit oranges, côté opposé à la tige. Videz-les complètement, essuyez bien et placez-les dans de petites boîtes de carton pour mieux tenir de niveau. Sur la partie ronde enlevée de l'orange, ajustez deux longues pailles, en croix, les attachant ensemble par un ruban. Mettez ces oranges, au moins deux heures d'avance, dans une boîte que vous aurez remplie de glace et d'un peu de sel, mais pour ne pas geler les écorces. Versez dans un congélateur une chopine de jus d'orange, obtenu de la pulpe des oranges vidées et qui aura été bien filtrée. Ajoutez deux roquilles d'eau, six onces de sucre, une demi-roquille de la pelure de deux oranges et le jus de quatre citrons. Coulez le tout et faites congeler avec glace et sel autour. Au moment de servir, remplissez les oranges et servez de suite. Les pailles sont pour boire le jus dans les oranges.



ROBE POUR ENFANT DE 2 A 3 ANS, en bleu vif. La jupe bordée de guipure et froncée se monte à une longue blouse, sous une ceinture de soie molle nouée par derrière, comme l'indique le croquis vu de dos. Un col plissé en rayons et bordé de guipure garnit la robe; la manche est plissée, serrée par un bracelet de soie et terminée par un volant. Cette robe peut s'exécuter en lainage souple.

ROBE, GENRE MARIN, POUR ENFANT DE 3 A 4 ANS, en serge bleu matelot ou rouge. La jupe est cerclée de galons blancs et montée à une blouse unie qui bouffe dans une ceinture ronde (voir le croquis du dos). Col de drap blanc, piqué au bord, et cravate de soie blanche. Manche peu ample, dans un poignet liséré de galons. Plastron de drap blanc.



LE REVEILLON DE NOËL A LA CAMPAGNE

LA VOCATION DE BOISSEAU
FILS

UN DINER DE NOEL A BON MARCHÉ

Les prévenus traduits en police correctionnelle présentent souvent des moyens de défense qui stupéfient littéralement; mais il n'y a que les gamins de Paris, renvoyés devant le tribunal à l'occasion de menus délits qu'ils ne peuvent nier matériellement, pour trouver de ces atténuations qui auraient désoilé le poète grec Philémon, lequel mourut de rire en voyant un âne manger des figues; il est vrai qu'il avait quatre-vingt-dix-sept ans (pas l'âne, bien entendu).

Voici sur le banc un des gamins en question; il se nomme Boisseau et a onze ans.

M. le président. — Vous n'avez jamais été condamné?

Le prévenu. — Non, m'sieu, pas encore.

M. le président. — Ah! pas encore; mais avez-vous été poursuivi?

Boisseau. — Oui, m'sieu: j'étais tout petit; il y a une vache qui a couru après moi. (Rires.)

M. le président. — Je vous demande si les agents vous ont mené quelquefois chez le commissaire de police?

Boisseau. — La fois du couteau seulement, m'sieu.

M. le président. — Oui, un couteau de 13 sous, que vous avez volé à l'étalage d'un bazar. Reconnaissez-vous le fait?

Boisseau. — M'sieu, c'était pas pour moi, c'était pour Taupineau.

M. le président. — Qu'est-ce que c'est que Taupineau?

Boisseau. — M'sieu, c'est un camarade; donc nous regardions le bazar ensemble, alors qu'il me dit: "Oh! je voudrais bien un beau couteau comme ça." Alors, moi, j'en ai vu un...

M. le président. — Et vous l'avez pris à l'étalage?

Boisseau. — M'sieu, il était... presque tombé... (Rire général.)

Presque tombé! l'âge mûr ne trouverait pas cela.

Le père Boisseau est cité comme civilement responsable de M. son fils. Il arrive à la barre et s'y cramponne en homme qui ne compte pas trop sur la solidité de ses jambes.

M. le président. — Vous ne surveillez donc pas votre fils?

Le père. — Pas le surveiller?... moi!... Je lui fiche une pile tous les jours. (A son fils:) Tu verras ça en rentrant à la maison.

M. le président. — Il ne s'agit pas de frapper



Les amis Pipenterre et Grobouffi, à l'heure du dîner, le jour de Noël, entrent dans un restaurant, séduits par l'air idiot du garçon.



Ils se mettent à table et font un repas effrayant, les plats succèdent aux plats.



Ils s'en sont tellement payé qu'ils ne savent plus où loger leur ventre; le garçon est stupéfait.

I

Le père. — Moi!... qu'est-ce que je fais?

M. le président. — Vous êtes ivre.

Le père. — J'ai bu une tournée avec un marchand de vin, dont je lui avais donné mon garçon comme apprenti, l'ayant déjà placé chez cinq ou six marchands de vin; il n'y reste pas.

M. le président. — Vous me paraissez y rester, vous; c'est en cela, en effet, que vous lui donnez l'exemple. Avez-vous d'autres enfants?

Le père. — J'en ai dix.

M. le président. — Dix!

Le père. — Dix, ma femme et moi. (Rires.)

M. le président. — Je pense bien.

Le père. — Non, mais c'est pour vous dire qu'avant de se remarier elle en avait quatre.

M. le président. — Alors, ça vous en fait quatorze?

Le père. — Oh! non, parce que quand ma femme m'a épousé, j'ai considéré ses enfants comme miens!

M. le président. — Enfin, réclamez-vous votre fils?

Le père, (à son fils.) — Veux-tu apprendre un état, à la fin des fins?

Boisseau. — Oui, p'pa; mais pas garçon marchand de vin.

M. le président. — Cet enfant a raison; il y en a déjà trop, de marchands de vin.

Le père. — Je ne peux pourtant pas le mettre en apprentissage chez un ministre.

Boisseau. — Il y a Taupineau que son père a un état que je veux bien l'apprendre.

Le père. — Qu'est-ce qu'il est?

Boisseau. — Il est logeur. (Rires dans l'auditoire.)

Le père. — Apprenti logeur. Il est à tuer.

Le Tribunal, jugeant que le prévenu a agi sans discernement, ordonne qu'il sera rendu à son père, qui le réclame.

Le père Boisseau (sortant.) — Qu'est-ce que j'vas en faire, de cet enfant?

RENSEIGNEMENT ADMINISTRATIF

M. C. est employé au ministère du Commerce. Il vient de prendre un congé à l'occasion de la mort de son père, c'était bien naturel.

Ce qui l'était moins, c'est la durée que C., vite consolé et avide de liberté, crut devoir lui donner.

Hier, son chef de bureau, qui, à plusieurs reprises demanda de ses nouvelles, trouvant que le congé prenait des proportions vraiment inquiétantes, lui fit remettre sa carte portant ces simples mots:

"Prière à M. C. de nous dire s'il a l'intention de prolonger son congé... tant que son père sera mort."

AU TRIBUNAL

Le prisonnier. — Comment peut-on m'accuser de faux? Vous voyez que je ne sais pas signer mon nom.

Le juge. — Qu'est-ce que ça fait? Ce n'est pas votre nom que vous êtes accusé d'avoir signé, c'est le nom de l'autre.

MOT DE LA FIN

Lili se présente chez le confiseur.

—Je voudrais bien des bonbons contre la toux?

—Est-ce pour vous, mon enfant?

—Les bonbons, oui; mais la toux, c'est grand'maman qui l'a...

DIALOGUE CONJUGAL

—Je voudrais être une étoile, dit madame.

—Je voudrais que vous en fusiez une, répond monsieur en étouffant un bâillement.

—Et pourquoi ce souhait?

—Parce que la plus proche de nous est distante de onze millions sept cent soixante mille milles.



II

Maintenant ils veulent payer tous les deux et, pour couper court à toute discussion, ils conviennent de bander les yeux du garçon et que le premier pris paiera tout.

Mes deux lascars filent à l'anglaise.

Ils ont à peine disparu que le patron entre par une autre porte et voit son garçon marchant à tâtons....



III

...Qui, le rencontrant, l'empoigne par le bras et se met à crier: "Ah! c'est vous qui paierez." En effet, c'est lui, le patron, qui a payé.

Seulement, le pauvre garçon, en retirant sa serviette, faillit tomber de stupéfaction et garda le lit pendant trois jours des suites de son émotion.

Quant à nos deux farceurs, ils en ont ri pendant sept ans.

A L'ECOLE

—Quel est le pluriel de "enfant" ?
—Jumeaux! monsieur, s'écrie une des fortes têtes de la classe.

POLICE CORRECTIONNELLE

—Pourquoi n'avez-vous pas tout de suite rapporté au commissariat de police le porte-monnaie que vous avez trouvé, à onze heures et demie du soir ?
—Il était trop tard, monsieur le président.
—Et le lendemain ?
—Le lendemain... il était vide.

QUESTION ENFANTINE

Madame Z... sort toutes les après-midi; l'autre jour, par hasard, elle était restée chez elle, entre ses deux petites filles, l'une âgée de huit ans, l'autre de sept.
—Dis-moi, petite mère, interroge l'aînée, à quelle heure ma soeur est-elle venue au monde ?
—A trois heures de l'après-midi.
—De l'après-midi?... alors, t'étais sortie!

PREFACE ET PREFACE

Un avocat défend son client, qui est accusé d'avoir commis un vol pendant la messe.
—La preuve, dit-il, qu'il est innocent du crime qu'on lui impute, c'est qu'il a assisté à cet office.
—Mais, dit un accusateur, cela ne prouve rien. S'il est arrivé en retard.
—Non, monsieur, mon client n'est pas arrivé en retard. Quand il est entré dans l'église, le prêtre n'en était pas encore à la préface!
Le pauvre avocat n'était pas fort en liturgie. Il croyait que la préface était au début de la messe, comme la préface d'un livre est au commencement du volume.

GRILLE NE VEUT PAS DIRE ROTI

Le grand chimiste Davy, inventeur de la lampe de mineur qui porte son nom, entra un jour dans un restaurant des boulevards de Paris. L'illustre Anglais ne connaissait pas très bien la langue française.
Il dit au garçon:
—Garçonne, vous donnerez à moa une côtelette de mouton.
—Bien, reprit l'autre, et il se mit à crier dans la direction de la cuisine:
—Une côtelette, une!
Mais Davy avait eu une idée subite. Il appela aussitôt le garçon:
—Faites-la bien rôtir. Je aimai fort beaucoup les côtelettes rôties.

Alors, le garçon reprend, d'une voix de stentor :

—Bien grillée, la côtelette, bien grillée!
L'insulaire, étonné, appelle de nouveau le garçon.
—Dites donc? C'est la même chose, grillé et rôti ?
—Mais oui, répond le garçon, en souriant et sans malice.

Le grand chimiste réfléchit pendant une minute, sort son carnet de notes de sa poche, y inscrit: Grillé-rôti. Il achève de manger, paie et sort.

Quelques jours après, Davy et un de ses compatriotes voulurent assister à une représentation à l'Opéra. Ils s'arrêtèrent quelques instants devant le tableau où sont inscrits les prix des places, et ils se décident à prendre une loge grillée.

—Attendez, dit Davy à son compagnon, je vais demander d'une autre façon que celle qui est écrite; je sais parler français, moi!

Et, sans aucun embarras, il s'avance vers un contrôleur et lui demande très poliment:

—Monsieur, vôlez-vous, s'il vous plaît, me donner une loge rôtie?...

LE MEDECIN EXPERIMENTE

Le docteur G., si fin et si perspicace, est appelé l'autre matin auprès de son client, l'avocat F. D., dont la femme est renommée pour son caractère plutôt acariâtre. Le docteur est reçu par madame, qui, tout de suite, l'entraîne chez le malade.

—Docteur, comment trouvez-vous mon mari ?
—Pas très bien, madame! Il lui faut surtout beaucoup de tran-

quillité, aussi vais-je prescrire ici quelques potions calmantes. Avez-vous de quoi écrire?

Le docteur fait son ordonnance et la remet à Mme F. D., qui, avec des éclats de voix terribles, gourmande durement la petite bonne, qui vient de casser une assiette.

On cause quelques instants, puis le docteur prend congé. Mme F. D. le reconduit et, arrivée sur le palier, lui demande tout bas:

—Et quand faut-il lui donner ces potions, docteur?

—A lui? Mais jamais de la vie, il n'en a pas besoin, répond le docteur: elles sont pour vous, madame!

AU RESTAURANT

Le consommateur. — Oh! la! la! ce poisson! quelle odeur!

Le garçon, respectueusement. — Monsieur est difficile. C'est un morceau de saumon qui a obtenu, il y a trois semaines, le grand prix à l'Exposition Culinaire.

HORRIBLE JEU DE MOTS

La religion chrétienne peut revendiquer comme siens les quatre premiers présidents de la République française, car M. Carnot est un martyr et ses trois prédécesseurs étaient démissionnaires.

ROUERIE FEMININE



Elle. — Avez-vous reçu ma lettre vous informant que je ne voulais plus vous revoir jamais ?

Lui. — Mais oui!

Elle. — Je savais bien que cela vous ramènerait auprès de moi...

Récréation en Famille

PETIT PROBLEME

* * * *
 * * * *
 * * * *
 * * * *

Tracer sur ce dessin 6 lignes droites d'un mouvement continu, c'est-à-dire sans que la plume quitte le papier.

Cela de façon à passer par les seize points de ce dessin.

ANAGRAMME

C'est à mon coin que le bon vieux
 S'endort pendant qu'on veille:
 Quand chante le grillon joyeux
 Près du bouillon que l'on surveille.

Le rire qu'on veut réprimer
 Très souvent me dilate,
 Et l'on voudrait me supprimer
 Pour courir comme un acrobate.

Un cheval chez plus d'un marchand
 Se trouve atteint peut-être
 D'un vice qu'on s'en va cachant
 Et qu'un expert peut reconnaître.

DEVINETTE



Cherchez la Maîtresse.

MOTS EN CROIX

Avec les lettres suivantes, former deux mots qui, disposés en croix, donnent les noms d'une ville sainte et de la province asiatique dont elle fut la capitale:

A A E E E E I J L L M N R S S T U P.

CALEMBOURS

D.—Pourquoi le roi est-il semblable à un livre?
 R. — Parce qu'il a des pages.

D. — Pourquoi Athènes est-elle comme une mèche de chandelle?

R. — Parce qu'elle est au milieu de la Grèce.

D. — Pourquoi les pages d'un livre sont-elles comme les jours d'un homme?

R. — Parce qu'elles sont toutes comptées.

CHARADE

Poussé par la soif du Troisième
 Jeannot s'embarqua pour l'Entier;
 Là, creusant au pied du Deuxième
 Il ne gagna que le Premier:
 Le sot, regrettant son foyer,
 S'en défend par le Quatrième.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 86

Mots carrés. —

A L B U M
 L I A N E
 B A B I L
 U N I T E
 M E L E E

Enigme. — Chêne — Chaîne.

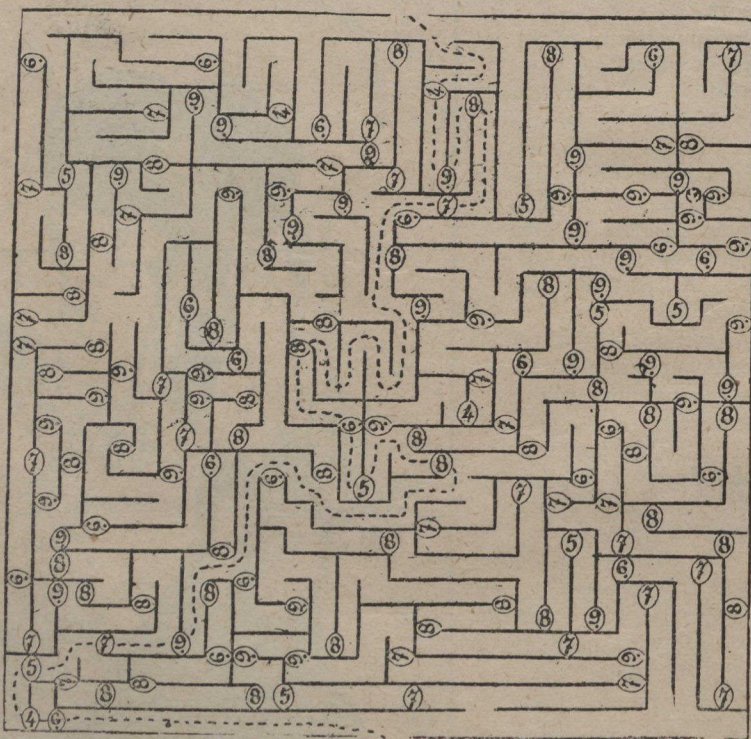
Jeu de Dames. —

Blancs		Noirs	
38	à 32	42	à 53
21	14	20	9
32	25	19	56
40	35	29	40
66	60	53	66
65	59	52	65
70	64	58	71
33	27	71	34
39	2	56	45
2	72	gagne.	

Résultat du Concours de Péage pour Novembre 1903

Nous sommes heureux de constater l'immense succès que notre concours a remporté auprès de nos lecteurs. Quoique les prix suivants disent assez qu'ils sont les premiers à en bénéficier, nous leur exprimons nos remerciements, vu l'intérêt qu'ils ont porté à ce genre de passe-temps; car ce début, nous a procuré au-dessus de quinze cents réponses.

On pouvait, par quatre chemins différents, effectuer la traversée du labyrinthe avec les moindres frais possibles. Ces quatre chemins ne diffèrent d'ailleurs, entre eux, que par des variantes dans la première partie du trajet. Nous les avons tous considérés comme également justes, quoique ne



donnant ici que la route qui se trouve être en même temps la plus courte.

La somme à payer montait, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, à quatre-vingt-six fois un cent, ou QUATRE-VINGT-SIX CENTS.

Comme les lecteurs ayant trouvé une solution juste ont été fort nombreux, nous avons laissé au sort le soin de désigner les gagnants de nos prix.

Voici, en conséquence, de quelle façon ont été répartis ces prix :

1er prix. — L. Archambault, Sherbrooke, P. Q., a gagné un an d'abonnement à l'Album Universel.

2e prix. — S. Durand, 222 Chesnut St.,

Manchester, N. H., a gagné six mois d'abonnement à l'Album Universel.

3e prix. — Narcisse Lévesque, No 185 Lincoln St., Lewiston, Maine, a gagné trois mois d'abonnement à l'Album Universel.

Les 7 personnes dont les noms et les adresses suivent ont gagné un portrait en couleurs de Sa Sainteté Pie X (que nous leur ferons parvenir sur demande) :

C. Leduc, 179 Brightman St., Fall River, Mass.; Arthur Monday, 1309 rue Notre-Dame, Montréal; Mlle Marie-Blanche Côté, Boîte P. O. 538, Saint-Hyacinthe, Qué.; Mme R.-P. Parenteau, Montréal; O. Martel, 16 Saint-Gabriel, Québec; Alfred Casgrain, 691 rue Champlain, Montréal; Mlle Rebecca Brunet, Saint-Jean des Piles, Cté Champlain.

Les solutions bonnes étant fort nombreuses, afin de donner satisfaction à tout le monde, nous publions ci-dessous les noms des personnes qui, ayant envoyé une réponse juste, n'ont pas été favorisées par le sort, et ne peuvent prétendre avoir un prix. Espérons qu'une autre fois elles seront plus chanceuses :

A. Frédérick, Québec; C.-J. Biron, Saint-Pascal; J. Laganière, Montréal; R. Paul, Montréal; Blanche Carrière, Lévis; Jeannette Martin, Auburn, Me.; A. Carrière, Lévis; L.-P. Michelin, Trois-Rivières; Damase Gagnon, East Cambridge; M. L. Picard, Québec; J.-A. Genest, Saint-François, Beauce; Maurice Roy, Montréal; F.-X. Groux, Dorval Station; M. J. Eva Côté, Saint-Hyacinthe; L. Dufresne, Sainte-Anne de Bellevue; Mme A. Binette, Sainte-Cunégonde; Mlle A Lajoie, Hochelaga; E.-J. Lambert, Ottawa; F. Goyette, Saint-Lambert; Arthur Langevin, Montréal; Antoinette Méthot, Cap Saint-Ignace; R. Dupont, Valleyfield; Albert Laguerre, Moncheste; Médore Moquin, Manchester; Adélar Thérien, Montréal; Henri Lapointe, Montréal; F. Héroux, Saint-Henri; Georges Cyr; J.-C. Prince, Central Fall; Gilberte Sawyer, Ottawa; N. Viger, Sorel; Mlle Blanche Durand, Manchester, N.H.; Clara Durand, Manchester; Albert Rouvier, Saint-Jérôme; H. Morin, Lowell; J.-E. Gélinas, Nicolet; Ernest Lemay, Fitchburg; Pierre Lemay, Saint-Jean; Albert Paquet, Chapleau; Henri Labitte, Lowell; Mme C. Habig, Maisonneuve; L. Dufresne, Sainte-Anne de Bellevue; A. Vertefeuille; Mlle M.-J. Vincent, Murray Bay; J. Guimont, Longueuil; Rosario Tremblay, Montréal; Aimé Audette, village Saint-Jean-Baptiste; Arthur-A. Venner, Lawrence, Mass. — L.-P. Gendron, Woonsocket; Armel Beaulieu, Haverhill; Alphonse Gladu, Sainte-Cunégonde; Mme J.-A. Saint-Pierre, Lac Mégantic; J.-L. Blanchard, Caraquette; Mme J.-N. Denis, Sainte-Cunégonde; Mme J.-A. Lemieux, Saint-François, Beauce; Mlle G. Dusault, Montréal; P.-J. Ferland, Saint-François, Beauce; N. Dupuis, Beauharnois; Charles Perras, Saint-Henri; J. Gagnier, Fall River; Pierre Charpentier, L'Avenir; R. Provost, Montréal.

couvent... il est plus rouge... et moins luisant... (Posant son doigt sur le nez du petit Jésus.) C'est-y d'la cire?... tiens!... non!... on dirait qu'est râpeux!...

Maman, (tâtant aussi.) — Oui... c'est un peu râpeux... (Trouvant que le petit Jésus est froidement accueilli par Kiki et Lily.) Mais il est très joli tout de même!...

Papa. — Vous le trouvez bien?... tant mieux... parce que je vous avouerai que j'étais un peu inquiet... il ne vient pas de la place Saint-Sulpice.

Maman. — Ah!... pourquoi!...

Papa. — Ils m'ont fait voir des Jésus ridicules, qui ressemblaient à des petits singes... ou d'autres, grands comme un enfant de sept ans... Il aurait fallu un lit et trois bottes de paille pour le coucher... et je l'aurais cassé en le faisant entrer dans la voiture... Ils n'avaient pas de taille intermédiaire... alors... je me suis rappelé que j'avais vu un Jésus très bien en passant dans la rue du Bac... et je suis allé le chercher...

Maman. — Où ça?...

Papa. — Chez un confiseur...

Maman, (un peu méprisante.) — Comment?... il est en sucre?...

Kiki, (regardant le petit Jésus avec respect.)

— Oh!... il est en sucre!...

Papa. — Mon Dieu, oui!... il est beaucoup plus joli que ceux qui sont en cire... et quand la crèche sera finie, on le donnera aux enfants du concierge, qui seront enchantés de le manger...

Kiki. — Pourquoi pas nous?...

— Papa. — Vous savez bien que votre maman ne veut pas que vous mangiez de sucreries, ja-



mais... à cause de vos dents... elle a peur que ça les abîme...

— Kiki. — C't'embêtant! c'est bon, les sucreries!

Papa. — Est-ce qu'un grand garçon comme toi devrait dire ça?... c'est bon pour une petite fille...

Kiki. — Tout c'qu'y est bon, c'est pour les filles d'abord!... elles ont d'la veine, les filles!...

Lily, (l'air désabusé.) — Pas tant qu'tu crois, va!...

Maman. — Je vais ôter mon chapeau et je reviens arranger la crèche avec vous... (Elle sort avec Papa, l'abbé les suit.)

Kiki, (hypnotisé par le petit Jésus.) — Combien qu'y pèse d'livres, qu'tu crois, dis, Lily?...

Lily. — J'sais pas!... comment veux-tu qu'je l'sache?...

Kiki. — Ben, comme on sait les choses... (Il tâte doucement le corps du petit Jésus.) C'est vrai qu'ça gratte... mais gentiment... on dirait qu'on passe son doigt sur la langue d'un chat...

Loulou. — Mai, j'ai mieux l'âne...

Lily. — Moi, l'oeuf... et puis, au moins, c'est pour durer, ça!... c'est un jouet, ça peut servir...

Kiki, (rêveur.) — L'petit Jésus aussi peut servir...

Lily. — A quoi? on n'ose pas s'amuser avec...

Kiki. — Pourquoi?...

Loulou. — Cause du respect...

Lily. — Et puis, à la chaleur, y fondrait... y poisserait les mains...

Kiki. — Dommage!... après, j'aurais d'mandé qu'on me l'donne, moi!...

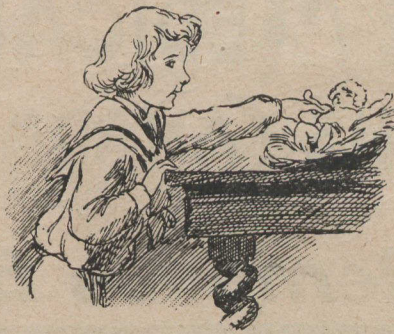
Lily, (regardant le petit Jésus.) — Celui du couvent est plus joli qu'ça!... j'le r'gardais encore tout à l'heure pendant la méditation...

Loulou. — Pendant quoi?...

Lily. — Pendant la méditation...

Lily, (avec dédain.) — Tu n'sais pas c'que c'est qu'une méditation?...

Loulou. — Qu'est c'que c'est qu'ça?...



Loulou. — Non... c'est-y quelqu'chose dans l'genre d'la bénédiction... ou du sermon?...

Lily. — Non y a pas d'chant ni d'musique... ni d'sermon... on n'fait rien dans l'église... on va seulement s'asseoir devant la crèche... chacun son tour...

Loulou. — Et puis?...

Lily. — Et puis, on réfléchit...

Kiki, (intéressé.) — Tout seul?...

Lily. — Oui... c'est ça qui s'appelle méditer...

Loulou. — Moi, j'm'endormirais... sûr!...

Kiki. — C'est-y longtemps qu'on médite?...

Lily. — Les petites, dix minutes... y a des grandes qu'on laisse une demi-heure...

Kiki. — C'est très bien, ça, très bien que j'trouve... Combien qu'on la laisse d'temps, not' crèche?...

— Lily. — Huit jours...

Kiki. — Nous d'vrions d'mander qu'on nous fasse méditer aussi, nous?...

Lily. — Ah! ben, non!... flûte!... c'est assez du couvent!...

Kiki. — Toi aussi, t'en dis, des mots!... Si m'sieu l'abbé t'entendait, t'écoperais, va!... (A maman qui rentre.) M'man?...

Maman. — Mon chéri?...

Kiki. — Combien d'temps qu'elle va rester, dis, la crèche?...

Maman. — Mais... une semaine... pendant laquelle vous viendrez faire, le matin et le soir, vos prières, devant le petit Jésus... Ce sera comme une sorte de petite retraite...

Kiki, (vivement.) — Avec des méditations?...

Maman, (étonnée.) — Qu'est-ce que tu dis?

Kiki. — Pac'que, m'man, au couvent, on médite, qu'Lily nous dit... et j'trouve ça très bien...

Maman. — Vous êtes trop petits pour méditer utilement...

Kiki. — Mais pas du tout!... j'vois pas pourquoi c'est qu'nous serions trop p'tits!... moi ça m'amuserait, d'abord!... s'pas, Loulou?...

Loulou, (sincère.) — Pas moi!...

Maman. — On ne médite pas pour s'amuser...

Kiki. — Je veux dire qu'ça m'intéresserait... s'pas, m'man, qu'nous méditerons?...

Maman. — Nous verrons ça!...

II

(Quatre ou cinq jours p'ns tard)

L'Abbé.

Papa.

Maman.

Papa. — Voyez-vous, monsieur l'abbé, autant je tiens à ce que mes garçons soient religieux, autant je serais désolé qu'ils devinssent des bigots... et ce besoin de prière et de méditation du petit Kiki m'étonne et m'inquiète...



L'Abbé. — Moi, il ne m'inquiète pas, monsieur... A l'âge d'Henry, rien ne saurait être sérieux, ni surtout définitif... mais ce besoin de prière m'étonne comme vous...

Maman. — C'est surtout la méditation qui est inexplicable... et ce n'est pas un prétexte pour ne rien faire, puis-

que c'est pris sur le temps de la récréation... ni pour s'amuser avec son frère, puisqu'il est seul...

L'Abbé. — C'est lui qui a demandé à être seul... auparavant son frère l'accompagnait...

Papa. — Ah!... Loulou médite aussi?...

L'Abbé. — Il a voulu faire comme son frère... (Il rit.) mais sans entrain... et seulement par esprit d'imitation...

Maman. — Hier, j'ai été voir Kiki devant la crèche... j'ai entr'ouvert la porte... il était prosterné, baisant les pieds du petit Jésus, il semblait en extase... Je suis comme mon mari... je trouve ça un peu inquiétant...

Papa. — Où est-il pour l'instant, monsieur l'abbé?...

L'Abbé. — Mais à la crèche, précisément...

Papa. — Je vais le voir!... (En sortant, il croise Lily qui rentre du couvent.)

Lily. — Où sont les frères?...

L'Abbé. — Louis est à la salle d'études... Henry doit être devant la crèche...

Lily. — Encore!... il y couche donc!...

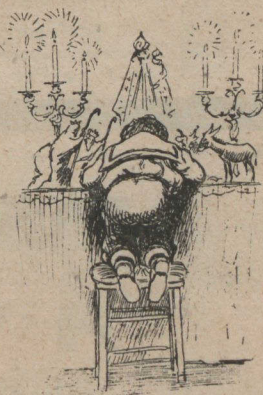
Papa, (rentrant.) — Je n'ai trouvé que Loulou qui dort profondément...

L'Abbé, (riant.) Ça ne m'étonne pas!...

Papa. — Toutes les bougies sont allumées... c'est joli, cette petite crèche!... Par exemple, j'ai eu une déception en revoyant mon enfant Jésus... je le croyais mieux que ça...

Lily. — Il est très toc, ton enfant Jésus...

Papa. — Je n'avais pas la prétention que ce fût un objet d'art... non... mais il m'avait paru avoir des traits assez fins, des yeux bien brillants, des cheveux bouclés, des petits pieds et des petites mains bien dessinés...



Maman. — Mais oui...

Papa. — Eh bien, il est horriblement changé!... Les yeux ont l'air vitreux, les cheveux, ceux autour du front, sont défrisés... et puis, je ne sais comment ça se fait, mais il me semble à la fois aminci et alourdi... il a des petits membres de rien du tout, mais déformés... il

a maigri et il s'est empâté... ses petits doigts se confondent, son petit nez diminué se noie dans ses joues élargies... c'est très bizarre!...

L'Abbé, (perplexe.) — Est-ce que... par hasard?... (Il se lève et sort en courant. Lily rit.)

Papa. — Pourquoi ris-tu?...

Lily. — Pac'que m'sieu l'abbé vient d'avoir la même idée qu'moi...

Maman. — Quelle idée?...

Lily. — D'mandez-lui!... le v'là!...

L'Abbé. — Vous pouvez vous rassurer... Kiki ne devient pas bigot... pas assez, même... Ce n'est pas pour méditer qu'il s'enferme en tête-à-tête avec l'enfant Jésus... il ne le prie même pas pendant ce temps-là...

Papa. — Qu'est-ce qu'il fait?...

L'Abbé. — Il le lèche!...

Papa et Maman. — !!!

GYP.

L'ENFANT ET L'ÉTOILE

Un astre luit au ciel et dans l'eau se reflète.

Un homme qui passait dit à l'enfant-poète:
"Toi qui rêves avec des roses dans les mains
Et qui chantes, docile aux hasards des chemins,
Tes vains bonheurs et ta chimérique souffrance,
Dis, entre nous et toi, quelle est la différence?"

—Voici, répond l'enfant. Levez la tête un peu; Voyez-vous cette étoile, au lointain du soir bleu?
—Sans doute!

—Fermez l'oeil. La voyez-vous, l'étoile?

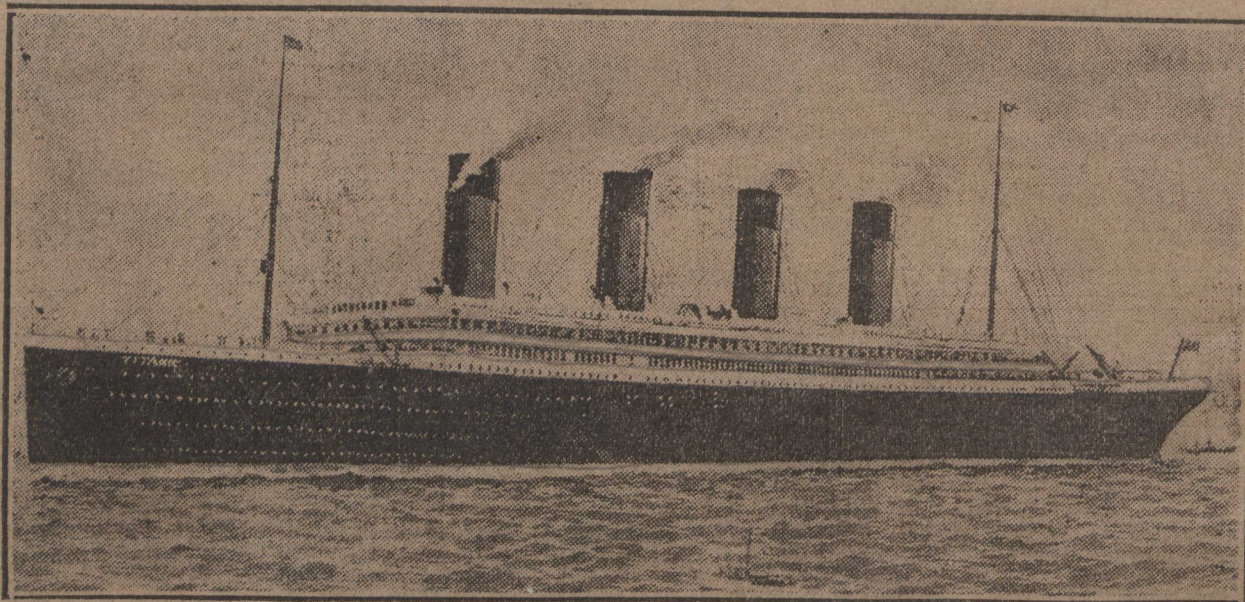
—Non certe."

Alors l'enfant, pour qui tout se dévoile,
Dit en baissant son front doucement soucieux:
"Moi, je la vois encor quand j'ai fermé les yeux."

CATULLE MENDES.

COMPAGNIE MEDICALE

LE PAQUEBOT "TITANIC"



LE PLUS GROS NAVIRE DU MON DE, QUI EST VENU EN COLLISION AVEC UN ICEBERG A SON PREMIER VOYAGE DE LIVERPOOL A NEW-YORK

Sûrs!

ES BUROT

IS

mille associée à la
es végétales les plus
la Faculté.

: la **CONSTIPATION,**
DIES DES INTESTINS,
URDISSEMENTS, MAL
ORROIDES.

neil, sans douleurs ni
x que tout autre re-
on travail. Le flacon
ules. En vente dans
oyées franco partout
ancs (40c) ou 6 fla-

Exigez toujours la
S-CANADA, chambre

—Ah! docteur, vous ne parlez que de couper et de trancher. Quel charcutier vous faites!...

—Pardon, mais si je suis charcutier, comment appelez-vous donc ceux que je chareute.

* * *

—Moi, déclarait l'autre jour un homme d'affaires, devenu rapidement fort riche, je suis venu à Paris avec de la paille dans mes sabots.

—C'est vrai, murmure un auditeur; il a gardé les sabots, mais il a mis les autres sur la paille.

* * *

Un de nos bons sourds a un procès. Un de ses amis le rencontre, allant assister au prononcé du jugement.

—A quoi bon? puisque vous ne l'entendez pas!

—Oh! dans ces cas-là, je n'ai pas besoin d'entendre: je regarde la mine de mon adversaire, et ça me suffit!

U. H. DANDURAND

U. H. DANDURAND

U. H. DANDURAND

A PAS DE GEANTS

Succès sans précédent dans la vente des TERRAINS à BATIR
3,000,000 pieds ou plus de 1,600 LOTS

VENDUS DEPUIS LE MOIS D'AVRIL DANS

ROSEMOUNT

FAIRMOUNT

ALEXANDRA PARK

Tous ces Terrains entourent les Immenses Usines du C. P. R.

Prix actuels depuis \$175.00. Conditions : \$10.00 comptant et \$4.00 par mois sans intérêt.

U. H. DANDURAND

7, 8, 9 et 10, EDIFICE DE "LA PRESSE."

MOTS POUR RIRE

X... bohème endurci, ne renouvelle que fort rarement sa garde-robe. Et comme on lui en faisait le reproche :

—Au moins, comme cela, répondit-il, je n'ai pas à craindre les cambrioleurs!...

—Comment cela?...

—Dame!... ils ont peur!... Tous mes vêtements leur montrent la corde!...

* * *

On joue aux petits jeux chez Mme Z. Boireau est au milieu d'un cercle de dames, également peintes et attifées, et il est condamné à être embrassé par l'une d'elles.

—Choisissez, lui dit-on.

—J'y vais, j'y vais, fait Boireau... Je cherche la moins ancienne!

* * *

Une très jolie divorcée propose de réduire à six le nombre des sept sacrements.

—Comment y parviendrez-vous? lui demande-t-on.

—Oh! fort simplement: en confondant le sacrement de la pénitence et celui du mariage. Voulez-vous me dire quelle différence il y a entre eux?

* * *

Au cercle :

Les galetés des annonces :

—On demande une chambre pour messieurs d'environ 5 mètres de long et 4 mètres de large.

—Une demoiselle allemande cherche jeunes enfants pour leur montrer sa langue.

—On demande un berger pour garder 500 moutons parlant couramment l'anglais.

—Mme Batifol carde les matelas et les malades.

* * *

Un condamné à mort venait d'être réveillé quelques heures avant la lugubre cérémonie.

Le directeur de la prison lui demande s'il ne veut pas prendre un cordial pour se donner un peu de courage.

—Donnez-moi un litre de cognac, répond le condamné; je le boirai tout d'un trait.

Refus du fonctionnaire.

—Comment! reprend le pauvre diable, on va me guillotiner, et je n'ai même pas le droit de perdre la tête!

CE N'EST QU'UN JEU

Chasser le rhume le plus compliqué, ce n'est qu'un jeu pour notre remède favori, le BAUME RHUMAL.



Elle. — Je ne vous ai pas vu au mariage de votre ami monsieur Simon.

Lui. — C'est que je n'ai pas pour habitude de me réjouir du malheur de mes amis.

POUR RIRE

Premier docteur. — Notre patient dit qu'il a une peur bleue de mourir riche.

Deuxième docteur. — Oui? Envoyons-lui donc nos comptes ensemble.

* * *

Mme Joyal. — Que pensez-vous d'un homme qui enterre une femme et trois enfants, et qui s'amuse au théâtre le même soir.

Mme Coeurtendre. — Oh! la brute...

Mme Joyal. — Non; celui-là était un entrepreneur de pompes funèbres.

* * *



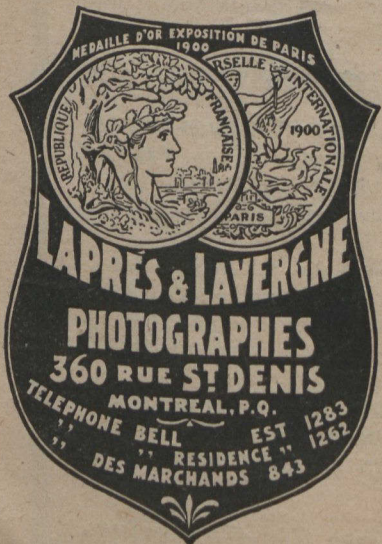
Un cheval ferré avec les fers "Neverslip" est sûr de ne jamais glisser

AGENT :

HUDGER GRAVEL

26, Place Jacques-Cartier.

Tél. Main 641.



Professeur. — Si quelqu'un donnait un billet de \$10 à votre mère et votre père lui donnait un autre billet de \$10, qu'est-ce qu'elle aurait?

Tom. — Une syncope.

* * *

Un mendiant se promène sur le boulevard, tenant un chien en laisse, et murmurant d'une voix dolente:

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle!

Les sous pleuvent.

Un passant méfiant envisage le malheureux et lui dit avec sévérité:

—Vous avez l'air d'y voir bien clair!

—Oh! Monsieur, répond le mendiant, ce n'est pas moi qui suis aveugle, c'est mon chien!

* * *

Entre bons confrères:

—Avez-vous lu ma chronique de ce matin?

—Je l'ai même lue deux fois.

—Oh! c'est trop aimable. Vous me gêtez.

—Pas du tout, c'était pour la comprendre.

* * *

—Pendant combien de temps êtes-vous restés à Rome? demandait-on à Mlle Benoiton.

—Oh! une semaine seulement, aller et retour, répondit-elle.

—Et vous avez pu tout voir en si peu de temps?

—Certainement, car nous étions trois; maman visitait les musées pendant que j'allais voir les monuments et que papa restait au café pour y étudier les moeurs du pays.

* * *

Zizie, une charmante blondinette de quatre à cinq ans, se trouvait dimanche dernier à la messe avec sa mère, et l'office lui semblait long.

—Maman, je m'ennuie!

—Fais ta prière au bon Dieu.

Quelques instants après:

—Maman, j'ai fini.

—Eh bien, recommence.

Elle redit quatre fois le "Pater", et comme sa mère lui répétait pour la cinquième fois: Recommence!

—Ah! mais... reprit Zizie, ça doit l'ennuyer que je lui dise toujours la même chose... je vais lui réciter ma fable, au bon Dieu.



—C'est comme ça que tu soignes ta myopie?

—Oui, le médecin m'a ordonné de prendre des vers.

VINO DON LORENZO

Vin Tonique Péruvien



Pour les Toux et les Rhumes

Indigestion, Troubles Nerveux et Maladie de Cœur, le VINO DON LORENZO est merveilleux et délicieux.

Le VINO DON LORENZO le merveilleux tonique péruvien est un vin nutritif et riche, d'un goût très plaisant, et quand il est prescrit trois fois par jour, un verre à vin est toujours effectif.

Il guérit les Toux et les Rhumes, les Affections des Poux-mons et de l'Estomac, l'Indigestion, la Dyspspsie, la Consommation, tous les Troubles Nerveux et Maladies du Cœur — en allant directement à la cause, reconstituant le corps, enrichissant le sang et affermissant les nerfs.

Tout en donnant un bon appétit—si nécessaire à la bonne santé—il éclaircit le cerveau, donne la santé et la vigueur à toutes les parties.

Vino Don Lorenzo

Milton L. Hersey, l'analyste du Gouvernement Provincial, écrit :

"Le VINO DON LORENZO — un vin riche, d'excellente qualité, auquel ont été mélangés quelques-uns des extraits médicinaux Péruviens de la plus haute valeur — est un tonique fortifiant et reconstituant supérieur."

Chez tous les pharmaciens. Bouteille contenant 20 onces liquides.

Dépositaires Canadiens en gros { LYMAN, SONS & CO.
LYMAN, KNOX & CO.
KERRY WATSON & CO.

—Tiens, te voilà de retour?
—Oui; au fait, et Philippe, qu'est-ce qu'il devient?...
—Philippe?... mais il est marié...
—Bah! pas possible; je l'avais quitté en si "bonne santé"...

* * *

Un avocat plaide contre un den-

tiste qui a fourni à son client un ratelier de mauvaise qualité.

—Messieurs, dit-il, je serai bref et plaiderai ma cause en deux mots: on devait nous mettre pour cinq cents francs de dents; on nous a mis dedans pour cinq cents francs. Voilà tout!

LE "TITANIC" S'ENGLOUTIT AVEC PLUS DE DOUZE CENTS PERSONNES



Le capitaine E. J. SMITH, commandant du "Titanic."

Avril 1912

New-York, 16.—Plus de 1500 personnes, on le craint, ont péri, hier, quand, quatre heures, après avoir frappé un iceberg, le steamer monstre "Titanic" de la ligne White Star parti de Liverpool en route pour New-York, dès son premier voyage a sombré, non loin des bancs de Terre-neuve.

Des 2200 passagers à bord du gros navire, quelques-uns bien connus du monde entier, 675 seulement, ont été sauvés du naufrage. Les officiers de la compagnie White Star, tout en espérant que l'équipage et surtout les passagers sont pour le mieux, déclarent que c'est une horrible perte de vie.

LISTE FATALE

Si la liste fatale est à peu près juste, ce désastre est le plus grand dans l'histoire maritime du monde. Ceux qui en approchent, sont les naufrages en 1873, du steamer "Atlantic" où 574 personnes perdirent la vie et en 1896 de la "Bourgoigne" qui coula avec 571 personnes naufragées.

LE GEANT DES MERS

Le Géant des Mers "Le Titanic" était le plus grand paquebot de service océanique. Il en était à sa première traversée et quittait, le 10 avril Southampton en destination de New-York. Il fut lancé ce printemps des chantiers de Belfast, Angleterre où il fut dessiné par un Québécois, Lord Pirrie, né à la Basse-Ville. Quand la nouvelle du désastre arriva à Belfast, la consternation fut grande parce que lors du lancement du géant des mers, il y avait eu fête générale. Mais le plus affecté fut Lord Pirrie qui recouvrait d'une récente maladie où il avait dû subir une opération.

Les dimensions du grand paquebot sont les suivantes : longueur 882½ pieds ; largeur, 92 pieds ; hauteur de

Trois autres paquebots recueillent ceux qui s'étaient sauvés dans les chaloupes.

Les pertes matérielles s'éleveront certainement à plus de dix millions

la quille aux cheminées, 175 pieds ; capacité, 45,000 tonnes. Il comprenait 30 chambres à compartiments étanches et 9 ponts en acier. Il était mû par 3 puissantes hélices et les machines ont une force de 50,000 chevaux-vapeur. Sa vitesse est de 21 nœuds.

LIEU DU NAUFRAGE

Selon un fonctionnaire du département de la marine à Halifax, le "Titanic" a sombré, après avoir frappé une énorme banquise, au sud-est de Terre-neuve, 41° 46' latitude nord et 50° 14' longitude ouest à 450 milles du Cap Race et 1,150 milles de New-York.

HISTORIQUE DE LA CATASTROPHE

Dimanche soir, 10 hrs 25.—Le "Titanic" frappe un iceberg et fait l'appel suivant: "C. G. D." (Come Quick Danger) Venez vite, nous sommes en danger." Cette dépêche est reçue au Cap Race et par les vapeurs "Carpathia", "Baltic" et "Virginian", qui s'empressent d'aller au secours des naufragés.

A 10 hrs 55.—Le paquebot sombre de l'avant pendant que l'on embarque en toute hâte les femmes et les enfants dans les chaloupes.

A minuit 27.—Le "Virginian" reçoit les dernières dépêches du "Titanic".

SAUVETAGE

Le premier navire arrivé sur les lieux du sinistre pour prendre à son bord les naufragés du "Titanic" fut le "Carpathia." Quand il arriva, le gros vapeur avait sombré et on ne voyait sur la surface des eaux, à l'endroit où quelques heures auparavant, flottait l'orgueilleux bateau, que quelques chaloupes occupées par 675 survivants du désastre, la plupart des femmes et des enfants.

Les hommes, comme toujours, s'étaient montrés galants, même en face de la mort et avaient eu soin avant de faire leur sacrifice de la vie, de voir au sauvetage des femmes.

Bel héroïsme que tout d'abord, le

Noel et du Jour de l'An

Tous en attendent et tous en donnent. C'est le temps d'yonger. Nous avons reçu un assortiment considérable de

JOUX ET D'ARTICLES DE FANTAISIE

DE TOUS LES GENRES

& CIE

atherine

is aidera à faire attention que seulement, tels

\$7 à \$100.
nes, de \$33 à \$150.
mes, \$10 à \$36.
es, \$8.50 à \$38.
, \$2.25 à \$20.
es, \$5 à \$25.
75c à \$16.
\$1.25 à \$200.

nts

, nous les avons dans ons spécialement une

diamant, pour \$15.

NDANTS D'OREILLES, iontées avec PERLES BON MARCHÉ. Notre omplet et le plus beau

des meilleures fabri- lier, etc., de \$2 à \$35. ut ce que nous avons. faisant une visite.

les soirs jusqu'à le de Noel et du Samedis jusqu'à

e Ste-Catherine.

capitaine E. J. Smith fut le premier à montrer à son équipage. Le "Carpathia" est en route pour New York en toute vitesse afin que les survivants puissent, le plus tôt possible, recevoir les soins que nécessitent les misères endurées par une nuit glaciale ballottés par les flots, au milieu de l'Océan.

Pour le reste, la scène du désastre m'offrirait qu'un spectacle de désolation. Tout ce qui restait de ce splendide bateau-palais de \$10,000,000 sur lequel voyageait avec luxe, près de 1,400 personnes, était quelques débris. Le plus gros navire du monde était au fond de l'Océan emportant avec lui plusieurs centaines de vies humaines.

PERTES

Vies humaines: 1500. M. Franklin, vice-président de la compagnie White Star, disait: Les millions peuvent être remplacés, mais les vies humaines, qui nous les rendra?"

Pertes matérielles: Coût du navire, \$10,000,000. Diamants et autres bijoux, \$5,000,000. Fret, \$500,000; sacs de malles, 3,423 dont la valeur ne peut être déterminée. Assurances: \$750,000 dont \$500,000 pour la coque et \$250,000 pour le fret et les valeurs des passagers aussi bien que pour les bagages et autres choses.

PASSAGERS

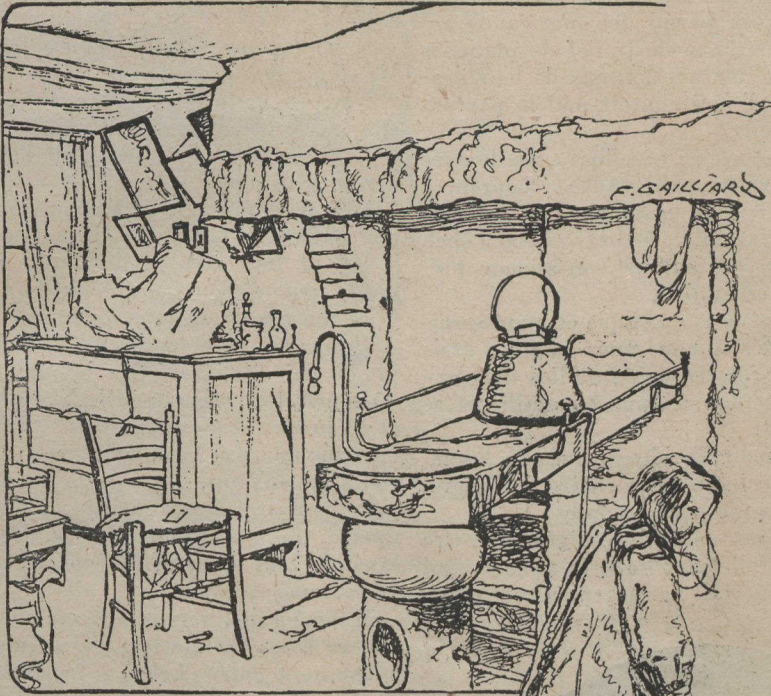
Parmi les passagers du "Titanic", on remarque entre autres: M. Charles M. Hays, président du Grand Tronc, M. Paul Chevré, sculpteur français qui s'en venait mettre la dernière main au monument Mercier. Il avait même écrit à son ami, M. Philéas Corriveau, avocat, lui demandant de retenir ses appartements. Il faut mentionner aussi, M. Davidson de Montréal, fils du juge Davidson, le major Butt, aide-camp du Président Taft, J. Bruce Osma, président de la ligne White Star, M. et Mme Jacob Astor, qui revenaient de leur voyage de noces, M. Isidore Strauss, gros marchand de New York, Benj. Guggenheim et autres.

Le "Titanic" avait, au nombre de ses passagers, plusieurs millionnaires. On dit que leurs fortunes réunies représentent une somme de plus d'un billion de dollars. Parmi les millionnaires, citons:

MM. Rotschild, A. G. Vanderbilt, John Jacob Astor, C. M. Hays, J. Bruce Ismay, V. Payne, W. T. Stead, B. Guggenheim, Col. Alf. Simonius.



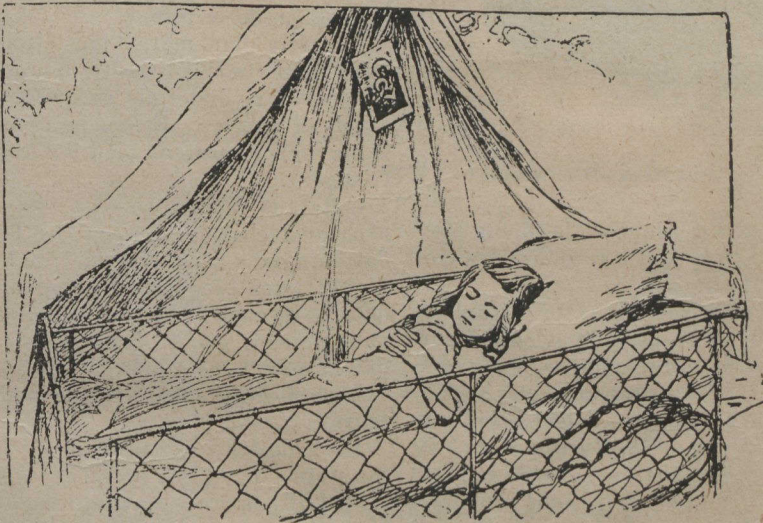
Le Noël de Fifine



I. — Nous sommes à la veille de Noël. La petite Fifine traine vers là-tre une vaste corbeille.



II. — Cette corbeille lui semble, par ses proportions, plus indiquée que ses mignons sabots, pour recevoir tous les cadeaux qu'elle attend du petit Noël.



III. — Dans l'attente de l'événement, elle s'endort.



IV. — Mais voici que la chatte de la maison avise la corbeille, pendant la nuit, et la choisit pour y déposer sa nichée nouvelle.

V. — A peine éveillée, Fifine, l'œil brillant de convoitise, court au nid d'osier, où se pelotonnent de jolis minets, frais, blancs et roux, plus qu'elle ne sait compter.



VI. — Avidement elle emporte toute la nichée qui tient à peine entre ses deux petits bras, heureuse d'une telle largesse de la part de Noël, et suivie par la chatte qui n'assiste pas, sans inquiétude, à cet enlèvement.

Le Diable au Réveillon

En France, dans les villes tout au moins, le réveillon n'est qu'un souper comme les autres, un peu plus prolongé... Il n'en va pas de même aux colonies françaises, où ce repas traditionnel se complique parfois encore d'incidents diaboliques ou pittoresques.

* * *

Il y a quelques années, je passais mon été à la Pointe-à-Pitre, dans une charmante famille que je revoyais après une longue séparation.

C'est avec délices que je me retrempais dans ces moeurs naïves semées de traits, de contrastes piquants dus au mélange des usages immémoriaux des blancs et des coutumes parfois si amusantes des hommes de couleur.

L'habitation de mes hôtes était située assez à l'écart, sur le penchant méridional de la colline des Quinze-Pilotes.

Un bouquet de palmiers, de tamaris royaux et de cocotiers l'enveloppait d'une ombre fraîche et fine, qui tamisait les ardeurs du soleil mieux que la flore excessive dont s'entourent les villas des riches négociants.

Nulle gêne, nulle étiquette inutile non plus qu'aucun luxe de mauvais goût.

De la commodité, de l'aisance, des rapports cordiaux et bien réglés toutefois, toute liberté laissée aux occupations de chacun selon son gré.

C'étais bien là le régime qui me convenait, et j'en usais.

Tout en poursuivant quelques travaux d'observation et de fantaisie, classement de notes d'histoire naturelle et d'histoire humaine, j'oubliais le cours du temps pour les beaux yeux de Mlle Yvonne, la plus aimable et avenante des filles de Mme Gaubert, ma vieille amie.

La joie de la famille s'appelait Mahmé-Jane, une mulâtresse qui cumulait les fonctions de cuisinière et de dame de compagnie à la bonne franquette.

Aux "tertullias", causeries du soir sans potins ni cancons, on l'admettait volontiers pour sa verve candide et les refrains de guerre et d'amour qu'elle récitait ou chantait d'un accent zéyayant impayable.

L'arrivée d'un cousin des Gaubert, un mien camarade de vieille date, et les pressantes sollicitations de ces demoiselles, me décidèrent à prolonger mon séjour jusqu'au milieu de l'hiver.

Les "tertullias" autour d'un joyeux feu de sarment, au salon, commencèrent plus tôt et finirent plus tard, et Mahmé-Jane gagna encore dans notre estime.

Mais à l'approche de Noël, sa fantaisie faiblissait ou plutôt changea de direction. Elle se fit grave, religieuse. C'était sans doute sa préparation à la grande et touchante fête, qui a conservé là-bas son caractère populaire.

Chaque village brode sur le thème adorablement naïf des superstitions particulières, où le diable joue un rôle prépondérant.

Mahmé-Jane, elle, en tenait pour le retour offensif, cette nuit-là, de Satan sous la forme d'un serpent plus terrible que le serpent du Paradis Terrestre ou d'un dragon plus indomptable que le dragon vaincu par saint Georges.

Je n'eus garde, le jour enfin venu, d'esquiver la messe de minuit. A la Guadeloupe, elle est pratiquée avec une ferveur merveilleuse. C'est une bonne émotion qu'elle procurerait aux cœurs les plus sceptiques, s'il y en avait, mais il n'y en a pas.

Et le réveillon ne le cède pas à la messe. On y mange de larges tartines de pain beurré et graissé, que l'on arrose de thé et de café; c'est l'apéritif.

La pièce de résistance est l'oie bardée de lard et mijotée dans des feuilles de bananier.

Mahmé-Jane, après nous avoir égayés, nous édifia.

Durant la route, qui n'alla pas sans obstacles (il avait plu beaucoup, et la petite église des

Quinze-Pilotes est assez éloigné de la villa Gaubert), nous fîmes plus d'un faux pas dans les fondrières, et la lanterne que le mulâtre Zozo tenait suspendue au bout d'un bâton s'éteignit plus d'une fois.

Nous arrivâmes bons derniers et nous glissâmes avec précaution parmi les moricauds accroupis au fond de la modeste nef de planches et de torchis et le parfum douteux de leur acajou épidermique que surmontait mal le parfum prodigué de l'encens.

Le brave abbé Lebel, un excellent type de curé campagnard et créole, primesautier, bourru, à l'occasion cœur d'or et orateur sans élégance mais non sans originalité, le brave abbé Lebel, disons-nous, avait déjà entamé son sermon préliminaire de la communion.

Dès les premiers mots que nous en pûmes saisir, et avant même que nous nous fussions assis au banc d'oeuvre réservé aux familles d'importance, nous vîmes Mahmé-Jane tressaillir et se signer fébrilement.

C'est qu'aussi une coïncidence singulière semblait confirmer du haut de la chaire ses appréhensions et ses inquiétudes récentes:

—Vous n'êtes pas encore corrigés de votre manie de danser follement dans la semaine qui précède Noël — s'écriait de sa grosse voix gron-



Un serpent python érigeait sa tête dans la fumée chaude.

deuse le Chrysostôme rustique — le diable n'est pas mort, vous le savez, et il a toujours des cornes, des "cornes de dragon"...

Je me gaudis à part moi de cette métaphore risquée. Mais bah! et en pareille solennité surtout où il n'est pas de miracle qui ne soit possible, est-ce qu'il y a des images inexactes?

Vers une heure et demie — l'abbé Lebel n'abusait pas des minuties de la liturgie ni de l'attention des noirs et des marrons, grands enfants aussi impatients que dévôts — nous revînmes au logis, caressés d'un petit vent sec et éinglant comme une garçette.

—Vite, vite, Mahmé, au fourneau! ordonna bênement Mme Gaubert. Et... Mahmé s'empressa.

Nous primes place en rond. La table était d'aspect promettant.

Les tartines exhalaient un arôme délicat et de la cuisine montait à nos nez respectifs les effluves de l'oie cuite à point.

Soudain, un grand cri, le bruit d'une galopade, et Mahmé apparaissait, les yeux convulsés, les jambes flageolantes.

Un effroi sincère bouleversait son honnête figure grossièrement façonnée pour l'allégresse. Le contraste eût pu nous faire rire. Nous n'en eûmes pas envie. La pauvre femme défaillait presque:

—Moussié, moussié, bredouilla-t-elle, s'adressant à moi, "jé avai li vu li diable-dragon."

—Et où ça? répondis-je, rassuré.

—A li fourneau.

Nous y courûmes, curieux. La plaque inférieure du fourneau était béante, et un de ces serpents pythons de petite taille qu'on rencontre parfois aux Antilles, érigeait sa tête au-des-

sus de ses anneaux, géométriquement enroulés dans la fumée chaude.

Le serpent était là, douillettement rangé comme le boudin, en rond, chez les charcutiers de Paris au moment des fêtes de Noël... C'était un serpent qui avait pris une pose, dirais-je, de saison.

Nous savions tous combien ce convive improvisé était peu dangereux.

Nous ne continuâmes plus notre hilarité. Mais elle irrita et scandalisa Mahmé-Jane.

—"Vous, moussié, pressé li l'au binite et li arrosé li démon."

Moi, mais ma pauvre Mahmé-Jane, je n'ai aucun caractère pour cela, je ne suis pas prêtre.

—"Li fait rien, li diable, li peur de l'eau binite, quand même ci pas musio curé qui jeté."

Je me rendis à cette réplique.

J'exécutai de bonne grâce l'exorcisme, en dépit de mon indignité très laïque.

Je pris des mains de Mlle Yvonne une éponge, et la pressai vigoureusement sur le diable, qui, ne trouvant pas la douche de son goût, se déroula en sifflant.

Le mulâtre Zozo cueillit au bout d'une baguette, où il s'enroula, le "diable-dragon", et lança le tout par une fenêtre, vivement ouverte et refermée.

Mahmé-Jane, remise de son épouvante, put vaquer à ses occupations culinaires.

Quant à l'abbé Lebel, lorsqu'on lui raconta, quelques jours plus tard, cette conséquence imprévue de son dernier sermon, il en rit tellement qu'il en avala trois verres de vin coup sur coup.

A LA MÉMOIRE DE CES CHERS PETITS

Une amère tristesse se mêle peut-être à votre plaisir, quand vous préparez les étrennes de vos enfants. Il y en a qui manquent — qui manqueront toujours — dont vous ne verrez plus la joie. Vous les avez perdus, comme on dit dans le langage de la terre.

Il suffit d'un mot, d'une circonstance, pour que l'inguérissable blessure se rouvre; pour que les souvenirs endormis surgissent tout à coup, cruels et tendres. Et ces jours si chers aux enfants vous apportent bien des regrets, bien des tristesses.

C'était si doux à voir la joie de ces petits! avec quel charme vous suiviez les émotions de l'attente dans ces cœurs si frais! Oh, les rêves de ces têtes blondes qui reposent aujourd'hui dans le cercueil! Et que ne donneriez-vous pas, pour pouvoir encore faire plaisir à ces enfants que la mort vous a pris.

Leur faire plaisir, vous le pouvez, amis lecteurs.

Vous ne les voyez plus, mais eux vous voient toujours. Dans cet océan de délices où ils se jouent, ils ne vous ont point oubliés. Ils vous suivent avec une divine tendresse, ils n'ignorent rien de ce que vous faites: oh, quel plaisir vous leur feriez, si en souvenir d'eux, pour honorer leur chère petite mémoire, vous donniez des étrennes aux orphelins!

Durant ces fêtes de Noël et du jour de l'An, aux enfants riches, déjà blasés, les étrennes arrivent de tous côtés, mais les orphelins, rien. Et à ces petits, il est si facile de donner du bonheur.

Soyez-en sûrs, une petite offrande, permettant de leur donner une étrenne, la moindre chose en votre nom, leur donnera tant de bonheur!

Au nom de vos anges envolés, de ces anges à qui vous avez donné la vie, ayez pitié des orphelins. Faites des heureux, c'est si facile, c'est si bon.

Vos enfants, qui sont dans la céleste gloire — ces anges dont nous invoquons le souvenir sacré — vous les avez aimés passionnément. Ils ont emporté des lambeaux de votre cœur. Ah! quelle douceur se mêlerait à l'acuité de vos regrets si vous les honoriez — vos bienheureux enfants — comme on honore les saints: en faisant le bien.



—Alors, docteur, vous croyez qu'un peu de cognac ravigoterait mon estomac délabré ?

Le docteur. — Achetez du cognac GABRIEL DUBOIS, ses effets sont merveilleux, vous m'en donnerez des nouvelles!

CHOSSES ET AUTRES

—Le sel et le sucre conservent la viande, parce qu'ils absorbent complètement l'humidité qu'elle contient et en empêchent ainsi la décomposition.

—La province d'Ontario produit à elle seule plus de 50 millions de douzaines d'œufs par année, et la province de Québec, environ de 32 millions de douzaines.

—La récolte des pommes de terre dans la province de Québec a été, cette année, plus abondante que jamais, mais celle des fruits a été en dessous de la moyenne.

—La cathédrale de Genève possède un vase sacré taillé dans une seule émeraude. Ce merveilleux bijou mesure 15 centimètres de hauteur.

—Le fromage canadien devient de plus en plus en vogue, chaque année, sur les marchés anglais, ce qui stimule davantage sa production au point de vue de l'exportation.

—La plante de la Mort, qui croît à Java, porte des fleurs dont le parfum délétère est si puissant qu'un homme longtemps soumis à son influence, mourrait intoxiqué. Tous les insectes qui s'approchent d'elle tombent foudroyés.

—Les exportations de fromage et de beurre canadiens, cette année, ont été évaluées à \$22,500,000. Sur ce montant total les exportations de fromage seulement s'élèvent au chiffre de \$20,000,000, et celles du beurre à \$2,500,000.

—La saison de l'industrie laitière a été meilleure que d'ordinaire, au pays, mais les beurres frais canadiens ont été remarquablement négligés, cette année, sur les marchés anglais, à cause de leur qualité généralement inférieure.

—On sait que les perles "meurent", lorsqu'on ne les porte pas ou lorsqu'elles sont très vieilles. On leur rend leur éclat primitif en enlevant sur toute leur surface une pellicule d'un millimètre d'épaisseur.

—L'huile de foie de morue, qui ne coûtait que 70 cents le gallon, il y a un an, vaut maintenant \$3.00 le gallon, rapporte le "Canadian Grocer", vû la crainte qu'éprouvent les marchands de produits pharmaceutiques d'en manquer, en vue d'un manque probable de cette huile, si recherchée!

—M. Dan Albone a inventé un automobile à pétrole pour l'usage spéciale des agriculteurs. Il est construit de manière à faire mouvoir les charrues, herses, wagons, voitures et autres machines de toutes sortes dont on peut faire usage dans l'agriculture générale économique. On peut s'en servir pour couper les foins, enlever les racines d'arbres, pour décostiquer le blé-d'Inde, etc.

Théâtre National Français

LA RUE JUPITER

Connaissez-vous la rue Jupiter ? C'est une courte rue de Québec qui fait face au marché Berthelot et ouvre sur la rue St-Jean, non loin de l'endroit où s'élevait jadis l'habitation d'Abraham Martin dit l'Ecosais, d'historique mémoire.

Mais d'où vient ce nom de Jupiter ? C'est ce que je vais vous dire.

Il y a bien de cela un siècle, un pauvre vieux navire—un vaisseau de commerce—était venu s'échouer sur la plage de Beauport. Il avait fait avec peine sa dernière traversée de l'océan. Toute sa membrure avait gémi sous l'effort des vagues en courroux, et ses agrès avaient tant claqué sous les assauts de la tempête qu'avec sa vieille voilure, ses cordes, ses filins trop courts, il répondait exactement à la description du "Petit Navire" de Fragerolle et de Missa. Seulement il n'eût pas été exact de dire, comme dans la chanson parisienne :

Les mousses portaient barbe grise, Le capitaine avait cent ans ! Non ; le navire seul était vieux. Et savez-vous comment il s'appelait ? —Le Jupiter.

Le Jupiter ! En voilà un nom pour une embarcation de chrétiens !

Sous le beaupré, affrontant les vagues, se dressait une grande "figure" blanche, un Jupiter à la dextre fulgurante, qui avait résisté aux fureurs des flots irrités et subi les heurts des perfides banquises sans éprouver d'avarie.

On décida de faire brûler la coque du vaisseau pour en recueillir le fer à marée basse ; mais on enleva préalablement le grand Jupiter blanc armé de sa foudre en zigzag, lequel passa d'une main à l'autre, et, finalement devint l'enseigne d'une marchande de bonbons et de bière d'épINETTE dont l'étalage s'élevait rue et faubourg St-Jean.

Dans ce temps-là il n'y avait qu'un petit nombre de maisons sur cette portion des Plaines d'Abraham que couvrent de nos jours les populeux quartiers Saint-Jean et Montcalm. Les jeunes filles de l'antique cité avaient bien la permission de faire des promenades en dehors des murs de la ville, à l'ouest, rue St-Jean, mais pas trop loin vers la campagne. La recommandation ultime des mères était : —N'allez pas au delà du Grand Jupiter ! . . .

Il paraît qu'elle était de grande taille la statue qui servait d'enseigne à la marchande de bière d'épINETTE. Mais le temps qui abat les géants aussi bien que les nains, finit par la faire disparaître, et là où se dressait, fière et menaçante, la "figure" du Jupiter tonnante, il ne reste plus aujourd'hui qu'un mot écrit sur un placard, un nom qui semble être une énigme.

ERNEST GAGNON.

LA PHARMACIE NATIONALE

DEBACLE HATIVE

Un pont entre l'Isle-aux-Grues

et le Cap-Ignace

Tout indique que nous aurons une débacle hative sur le St-Laurent. Le pont du Cap Rouge se désagrège petit à petit. Mercredi encore un vaste morceau s'en est détaché et a passé à Québec. Il a fallu aux bateaux de passage faire un long détour pour l'éviter, car cette glace est très épaisse.

Pendant que nous en sommes sur la glace nous croyons d'actualité de rappeler le fameux pont de glace de 1844 entre l'Isle-aux-Grues et le Cap St-Ignace. Nous lisons çà hier, dans une vieille revue à l'Institut Canadien. Cet hiver-là avait été exceptionnellement froid. Jamais de mémoire d'hommes on n'avait vu un pont de glace entre l'Isle-aux-Grues et le Cap St-Ignace, distance de trois milles, et jamais depuis l'hiver 1844 on n'en a vu. Cette nouveauté avait créé une grande sensation et de Québec à Rimouski on se mettait en route pour aller faire une promenade à l'Isle-aux-Grues.

Il est bien probable qu'on ne verra pas de sitôt un tel pont de glace.

EPHEMERIDES

Choses d'il y a un quart de siècle

De l' "Electeur" du 22 février 1882 :

" Nous avions un pont de glace, ce matin, devant la ville ; on nous assure que des personnes ont même traversé sûrement de Québec à Lévis, mais à 9 heures, brisé par les vapeurs de la traverse, la glace a repris le courant."

Le dernier pont de glace solide entre Québec et Lévis a été durant l'hiver de 1898. En 1896, lors du grand carnaval de Québec, un joli pont de glace entre les deux cités n'a pas été ; le moindre attrait pour les nombreux étrangers venus à Québec pour nos sports d'hiver. Depuis 1898, surtout en 1902, la glace s'est arrêtée quelque temps, mais a été brisée par les bateaux ; cette année encore, la même chose s'est produite.

Arrivés, Etc.

Si un adolescent

n'hésitez pas ; hâtez-vous de lui faire prendre le "SIROP M" et d'Huile de Foie de Morue, pour arrêter immédiatement la toue agir comme tonique et fortifier le système contre les attaques des bronches et des poumons. — Hâtez-vous ! — Et le rhume jours le traitement pour empêcher les rechutes. et reconstituer

SIROP MAT

de Goudron et d'Huile de Foie de

35c LE GROS FLACON.

EN

Cie J. L. MATHIEU, prop., She

LES DERNIERS MOMENTS DU " TITANIC "



M. BEESLEY, l'un des survivants de la catastrophe du " Titanic," nous a décrit cette scène finale : " A distance le " Titanic " semble gigantesque. Vers deux heures ce bateau commence à s'enfoncer très rapidement, le pont est couvert d'eau. Les lumières des cabines et des salons s'éteignent, le ciel lui-même est noir. Tranquillement le bateau s'enfonce, il disparaît... Nous venions de voir pour la dernière fois, ce gigantesque navire, ce géant des mers. "

On demande partout de bons agents et bien recommandés.

Ces jours derniers, un anglais entre chez un restaurateur de la Haute-Ville et demande un steak.

Le garçon le sert, mais au bout de quelques instants, l'anglais appelle et réclame un couteau coupant mieux que le sien.

On lui apporte un autre couteau disant : " en voici un qui coupe comme un rasoir."

Aoh, dit l'anglais, vò dire couper comme un rasoir. Quoi vò vòlez dire à moa ?

—Je veux dire qu'il coupe fort.

—Aoh yes, je comprené vò. Comme un rasoir fort. Un moment plus tard, la neige commence à tomber à gros flocons.

Aoh, look, dit l'anglais, il neiger comme un rasoir. (Authentique).

Dans un salon. On en est aux jeux de société. Un jeune homme propose la devinette suivante : " Pourriez-vous me dire la différence entre une glace et une jeune fille ?"

Vous ne savez ? Eh bien ! c'est que la glace réfléchit et qu'une jeune fille ne réfléchit pas.

Une demoiselle présente, saisissant la balle au bond, lui réplique : " Pourriez-vous me dire la différence entre une glace et vous ?"

Non, répondit l'autre passablement estomaqué.

Eh bien, c'est qu'une glace est polie et que vous ne l'êtes pas.

Attrape.

Deux Marseillais voyageurs se rencontrent et racontent leurs aventures réciproques.

Té, mon bon, dit le premier, j'ai vu une fois un chou aussi gros que le Cap Tourmente au Canada.

Peuh ! fit le second, j'ai vu faire, moi, une marmite à l'intérieur de laquelle travaillait 3,225 ouvriers.

Eh, ricana le premier, à quoi bon une aussi grande marmite ?

Pardi, répliqua l'autre, pour faire cuire votre chou.

M. Prudhomme, darwiniste convaincu, lait l'éducation de son fils.

" Oui, mon enfant, l'homme descend du singe et à chaque génération il se perfectionne et s'éloigne davantage de sa souche originelle.

Son héritier présomptif réfléchit un instant, puis avec une logique peu respectueuse mais implacable : " Alors t'es plus singe que moi, dis papa ?"

Une monumentale taloche fut l'unique réponse. Le trop perspicace élève n'a jamais compris pourquoi.

Papa et son fils (5 ans), voyagent en chemin de fer.

Malgré les défenses paternelles, le mioche met à tout bout de champ la tête à la portière. A un certain moment le père saisit le chapeau de l'enfant et se le cache derrière le dos.

" Là, fait-il, alors, voilà ton chapeau envolé."

Sanglots, gémissements, toute la lyre des charmes pleurards de l'enfance.

Finalement le papa dit : " Je vais siffler et ton chapeau va revenir."

Il siffle et... retire le chapeau de derrière son dos.

L'enfant que le jeu amuse, prend le chapeau, le jette par la fenêtre et puis " siffle encore, dis". Tête du papa.

POUR RIRE

Deux amis devant un tableau représentant un clair de lune :

—Tiens, dit l'un d'eux, c'est un clair de lune, mais cependant, on ne voit pas la lune.

* * *

Joe. — Voici mon tailleur, mon vieux.

Charles. — Allons-nous traverser la rue ?

Joe. — Non... Courons.

* * *

Et votre mari ?
—Hélas ! pas mieux... la fièvre augmente...

—Ne vous désolés pas tant, tout augmente depuis le nouveau tarif.

* * *

—Accusé, vos noms et prénoms ?
—Mathurin.

—Vos qualités ?

—Ah ! mon président, je ne croyais pas en avoir, merci !

* * *

—Eh bien, docteur, quelle sera la maladie à la mode, cet hiver ?

—Toujours la même !

—Comment ! Vous en êtes toujours réduit à... "l'appendicite" !

* * *

Un monsieur, vérifiant la note de son médecin, se déclare prêt à payer les médicaments ; quant aux visites, il les rendrait.

* * *

—Avez-vous remarqué comme les journaux sont mal faits, ainsi, l'on met toujours l'âge de ceux qui meurent et jamais celui de ceux qui viennent au monde...

* * *

—Votre maître est là, Baptiste ?

—Monsieur, il est parti hier soir.

—En villégiature ?

—Oh ! non, Monsieur, en automobile.

* * *

—Garçon !
—V'là, M'sieu !

—Changez l'eau de cette carafe... elle est trouble.

—Oh ! non, M'sieu, l'eau n'est pas trouble ; c'est la carafe qui est sale !

* * *

On connaît la réponse mémorable de ce vagabond à qui le président disait :

—Enfin, vous ne faites rien ?

—Si, monsieur, je fais le désespoir de ma famille.

Un pendant lui a été donné à la correctionnelle par un autre aimable voyou, prévenu de vagabondage.

—Enfin, lui disait aussi le président, vous ne faites rien ?

—Si, monsieur... de la prison !

* * *

Le président de la Société protectrice des animaux reçut un jour une demande pour une médaille de sauvetage, de la part d'un bon paysan.

—Et qu'avez-vous fait pour la mériter ? lui demanda-t-il.

—J'ai tué un loup, dit le postulant.

Ah ! et qu'avait-il fait, ce loup ?

—Il venait de manger ma belle-mère.

—Alors, fit le président, vous êtes suffisamment récompensé comme cela.



SAVON
BABY'S OWN

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35--**--n-y

CHOSSES ET AUTRES

—La valeur d'une tonne d'or pur est de \$602,788.21.

—Les Etats-Unis ont acheté, en 1902, pour \$21,500,000 de fruits.

—La population de Hull, d'après le recensement municipal, est de 13,422.

—Il y a 227 manufactures de crayons à la mine de plomb, en Allemagne. L'exportation est de 1,614 tonnes annuellement, d'une valeur de \$2,000,000.

—Le coût du caoutchouc brut est de trente centins plus élevé par livre que ne l'était le prix moyen de l'année.

—On double l'acuité de son odorant, pour quelques instants, en humectant ses narines d'eau très froide.

—Sur 20,000 enfants récemment examinés dans les écoles allemandes, on a constaté que 5 pour cent d'entre eux seulement avaient les dents saines.

—On a déjà expédié de l'Ouest, par le port de Montréal, plus de trente millions de boisseaux de grain. C'est 10,000,000 de plus que l'an dernier.

—Il y a eu 273 projets de loi (ou bills) présentés pendant la dernière session du parlement d'Ottawa, dont 206 ont obtenu la sanction royale.

De quel côté venait le
coup de poing ?

Un cabaleur bien s'évertuait l'autre jour, devant un groupe de bons cultivateurs, à leur démontrer que les Américains sont en train d'inonder le Canada, et que c'est la faute à Papi-neau !... non, à Laurier !

Voyez donc, criait-il, cette balance de commerce énorme contre nous. Du côté américain, nous vendons moins et nous achetons plus ; du côté de l'Angleterre, nous vendons plus et achetons moins. Et ce gouvernement de libre-échangistes refuse de nous protéger !

—Eh ben, moé, dit un vieux villageois qui savourait tranquillement sa pipe de tabac canadien si bien protégé par M. Brodeur, j'comprends pas les choses comme ça ; et sauf le respect que je vous doé, j'mas vous expliquer comme je les comprends.

Mettez-vous là, entre nòs deux, dit-il à l'agent électoral tout interloqué, et fermez les yeux. Supposez qu'un d'nòs deux vous flanque une giffe d'ces mieux conditionnées. Serez-vous capable de dire lequel d'nòs deux vous a frappé ? Naturellement, vous direz : c'est du côté que la joue est enfiée, pas ?

Eh ben, v'là où j'en viens. Le gouvernement Laurier a mis deux térlifs, du côté de l'Angleterre, il a baissé, baissé les droits, c'est quasiment du libre-échange. Du côté des Etats, il les a même mis plus hauts qu'avant, c'est de la protection.

C'est pas du côté de l'Angleterre que vous vous plaignez de recevoir des coups de poings, puisque par là la balance du commerce nous est favorable. C'est du côté des Etats que la joue est enfiée. Ben dame ! c'est donc du côté de la protection que vous êtes giflé !

Banques d'Epargnes à Domicile

—En Californie, le bon vin se vend 10 centins le gallon.

—La récolte d'avoine, cette année, est en plus grande abondance que les années passées, et les prix, sans être trop élevés, sont rémunérateurs.

PAS D'HESITATION

Quand vous ressentez de la gêne à la gorge ou aux poumons, hâtez-vous de prendre du BAUME RHUMAL.

GRANDE REDUCTION POUR LES FETES

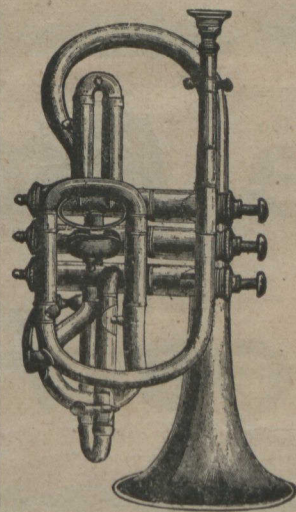
Instruments de Musique et
Musique en feuille

M. CHAS. LAVALLEE

Vient de recevoir directement des manufactures européennes, un choix considérable d'Instruments de Musique et de Musique en feuille, à être sacrifiés au prix du gros, pendant les fêtes.

Cordes italiennes, importation directe pour tous les instruments. La corde MI ou chanterelle n'a pas d'égale.

Réparations de toutes sortes.
Agent pour Besson & Cie, de Londres, Ang. ; Pelisson, Guinot & Cie, Lyon, France ; Courtois & Mill, Paris, France.



EN SICILE

Le récit de la catastrophe

Ils étaient marqués du sceau le plus tragique, les derniers jours de l'année 1908. L'Italie, sur qui s'est abattue la plus grande, peut-être, des catastrophes qui aient désolé l'humanité, et le monde tout entier en garderont longtemps l'épouvantable souvenir.

Un tremblement de terre et un raz-de-marée ont, dans la nuit du 27 au 28 décembre, dévasté la Sicile et la Calabre, et fait de ses terres de beauté et de rêve des lieux de désolation et d'épouvante, un immense cimetière, un charnier.

Reggio, Messine, Palmi, trois villes hier florissantes, sont en partie détruites et ruinées pour longtemps. Messine, la cité populeuse ; Messine, si justement fière de ses palais, de ses innombrables églises, de ses fortifications, de sa belle activité commerciale ; Messine, la rivale de Naples et de Palerme ; Messine, dont les anciens disaient que son port avait été formé par la faux de Saturne en tombant du ciel ; Messine, si confiante dans le bras de Saint-Reniér, sorte de môle naturel qui était censé la protéger contre les colères de la mer Tyrrhénienne, Messine n'est plus qu'un immense monceau de ruines, sous lesquelles une partie de sa population git, écrasée et brûlée. Elles n'existent plus, les jolies maisons roses et blanches qui s'étagaient jusqu'à la mer caressante. La "Palazzata", brillante guirlande de palais qui longeait le rivage, la cathédrale bâtie par le comte Roger, le palazzo senatorio, le phare qui donnait son nom au détroit de Messine, les Facultés, les collèges, le théâtre, les casernes, ne sont plus qu'un souvenir. Le merveilleux corso Garibaldi est détruit. Les quoi si vivants la veille, et la fontaine de Neptune, ont disparu sous une vague de boue. Tandis, en effet, que des secousses sismiques renversaient les beaux édifices, les luxueux hôtels de la ville haute, la mer se jetait en vagues gigantesques sur la ville basse et noyait, emportait des milliers de malheureux, alors qu'ils se croyaient sauvés et cherchaient un refuge vers les nombreux steamers, ancrés dans le port.

Certaines cités, comme certains individus, sont vouées à la fatalité, et Messine est une de celles-là. Son histoire est faite de catastrophes sans nom. En 1348, la peste y tue quarante mille personnes. Quarante années plus tard, en 1783, ses plus beaux quartiers s'abîment dans un tremblement de terre. Après un même laps de temps, et dans une même année marquée du chiffre fatidique, en 1823, un raz-de-marée la ruine de nouveau.

Mais, jamais, les forces déchaînées de la nature, jamais Encelade et Typhon, les deux farouches prisonniers de l'Etna, ne l'avaient pareillement et si durement accablée. Le cataclysm se déchaîna sur elle avec une soudaineté et une fureur inouïes. Sans qu'aucun grondement souterrain l'ait annoncé, l'infortunée cité se sentit secouée jusque dans ses fondements. La principale secousse, une secousse atroce et accompagnée d'une sorte de souffle formidable, dura à peine une minute. Et, pendant que les édifices, les maisons, s'effondraient et qu'un épais nuage de poussière montait dans le ciel, pendant qu'une immense clameur d'épouvante s'élevait au-dessus des ruines avec lui, la mer arrivait furieuse et achevait la malheureuse vil-

le. Une vague formidable — haute, disent les survivants, de près de dix mètres — balayait sur les quais, par les places et les rues, les fuyards, les blessés, et les emportait au large.

Et comme si le désastre n'était pas assez épouvantable, le gazomètre fit explosion, et l'incendie ajout son fléau aux deux autres. En quelques minutes la majeure partie de ce qui restait de Messine devenait la proie des flammes.

Il était quatre heures et demie du matin, le jour était encore loin, et ce fut une fin de nuit terrifiante.

Une tempête de pluie et de neige venait flageller les survivants et les arrêter dans leur fuite éperdue vers la campagne ; à chaque pas, la mort les guettait.

"Du large, lorsque le jour s'éleva, rapporte un officier d'un des torpilleurs stationnés dans le détroit, Messine offrait le plus tragique spectacle. Toute ma vie, je l'aurai devant les yeux. La ville avait, pour ainsi dire, disparu ; on apercevait plus qu'un amoncellement de ruines, parmi lesquelles on distinguait, debout, les murailles de l'hôtel Trinacria. Tous les autres édifices n'existaient plus. Des rues, on entendait monter un concert de cris, de lamentations et de hurlements sauvages ; l'incendie, provoqué par un vent violent, projetait des lueurs sinistres sur la mer."

Pour ajouter à toutes ces horreurs, les détenus de droit commun, dès les premières secousses, avaient brisé les portes de la prison et s'étaient rués au pillage. Ils s'en prirent spécialement à la Banque de Sicile, qui fut dévalisée. Ils commirent de véritables horreurs.

La catastrophe ne s'est pas produite partout de la même manière. A Messine, malgré sa soudaineté, malgré la rapidité des secousses sismiques, une bonne partie de la population put s'enfuir ; mais, à Palmi, à Reggio, au contraire, c'est-à-dire dans la Calabre, l'oeuvre de destruction et de mort fut encore plus rapide. Elle se fit avant que les habitants aient eu le temps de se reconnaître. D'épouvantables secousses, se succédant à quelques secondes à peine d'intervalle, la mer qui arrive en avalanche, et la catastrophe s'accomplit.

On estime à près de 200,000 le nombre des malheureux qui ont péri, ou qui achèvent de mourir de leurs blessures.

C'est l'hécatombe la plus effroyable dont l'histoire de la souffrance humaine ait, jusqu'à présent, conservé la mémoire. Ce chiffre laisse loin derrière lui tous ceux des catastrophes passées ou récentes : celles de la florissante Valparaiso du Chili et de San Francisco, celle, même, de Saint-Pierre de la Martinique, la victime lamentable du mont Pele, celle de Java, en 1883, où 80,000 malheureux périrent.

Le mouvement sismique s'est étendu depuis Costanzaro, au centre de la Calabre ultérieure, jusqu'à Caltanissetta. Il a complètement transformé l'aspect du détroit de Messine. Le fameux rocher de Charybde aurait disparu. Les délicieux villages où Thé-

crité plaça ses idylles : Aci-Reale, Aci-Trezza, Aci-Castello, sont ravagés et n'existent plus. Des trésors d'art sont à jamais perdus et gisent sous les ruines de Messine. La Santa-Annunziata n'est plus, et sans doute qu'a péri, avec la petite église qui l'abritait, la délicieuse "Annonciation," d'Antonello de Messine.

Le deuil de l'Italie est profond. Les bourses, les théâtres et tous les lieux de plaisirs sont fermés, tous les drameaux sont en berne.

Dès la nouvelle de la catastrophe, le roi, qui chassait à Castel-Porziano, partit immédiatement pour Messine, où il dirige les secours. La reine a très noblement voulu l'accompagner. Il va sans dire que le monde entier s'associe au deuil italien, et la France plus que toute autre puissance. (Son représentant à Messine, M. de Pommayrac, est, dit-on, parmi les morts.)

La peine de sa soeur latine est, comme on l'a dit, la sienne ; la douleur qui étirent les coeurs, de l'autre côté des Alpes, a le plus chaleureux écho parmi nous. Le président de la République, le président du Conseil, le ministre des affaires étrangères, n'ont pas seulement envoyé des dépêches officielles exprimant l'émotion profonde de la France ; mais, dès la première nouvelle de la catastrophe, les cuirassés "Justice" et "Vérité" et trois autres vaisseaux sont partis pour Messine, emportant un stock considérable de provisions et d'installations d'abris.

C'est bien. Mais la presse, dans son inépuisable générosité, ne trouve pas que c'est assez. Comme aux jours d'Ischia, elle ouvre une souscription publique, et il n'est pas un Français qui ne veuille apporter son obole.

JACQUES LARDY.



Vente

Partout

le Pain et Les Pâtisseries